554

UN MARIAGE
SOUS LOUIS XV,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR ALEXANDRE DUMAS;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE FRANÇAIS, LE 1er JUIN 1841.

BRUXELLES,
J.-A. LELONG, IMPRIM.-LIBR.-ÉDITEUR,
RUE DES PIERRES, 46;
GAMBIER, au Théâtre; D. NEIRINKX, Grand'Place,
et chez les principaux Libraires du Royaume.

1841

554

A

LA VILLE DE FLORENCE,

SOUVENIR DE SA BONNE HOSPITALITÉ.

A. DUMAS.

1er Juin 1841.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COMTE DE CANDALE.	MM. Firmin.
LE CHEVALIER DE VALCLOS.	Menjaud.
LE COMMANDEUR.	Périer.
JASMIN, valet du Comte.	Régnier.
UN SUISSE.	Mathien.
LA COMTESSE DE CANDALE.	Mlles Plessis.
MARTON, femme de chambre de la Comtesse.	Anaïs.

La scène se passe à Paris, vers le milieu du XVIIIe siècle.

UN

MARIAGE SOUS LOUIS XV.

ACTE I.

Le théâtre représente un salon boudoir, servant de milieu entre deux appartemens, avec une porte au fond et deux portes latérales.

SCENE Ire.

MARTON, JASMIN, *entrant ensemble.*

MARTON.

Eh bien! comment cela s'est-il passé?

JASMIN.

Mais à merveille : le curé nous a fait un discours des plus attendrissans; la mariée a manqué s'évanouir, les grands parens ont pleuré à chaudes larmes... et moi-même, parole d'honneur, j'ai senti que la componction me gagnait... Marton... il faudra cependant faire une fin...

MARTON.

Quant à moi, j'attendrai la vue d'un autre mariage pour me déterminer, car je doute fort, s'il faut que je te le dise, que celui-ci tourne à bien.

JASMIN.

Il a, au contraire, toutes les conditions voulues, ce me semble.

MARTON.

Oui, excepté l'amour.

JASMIN.

Ah! ma chère, comme vous sentez la roture! mais où donc avez-vous servi? Ce mariage est au contraire des plus convenables : deux maisons prêtes à s'éteindre qui se réunissent, les Candale et les Torigny qui renaissent en espérance : seize quartiers qui en épousent dix-huit, le roi qui promet l'ordre, et le com-

mandeur qui donne six cent mille livres tout de suite. Ah! ça, mais il faudrait que le diable lui-même s'en mêlât pour que cela tournât mal...

MARTON.

Un mariage fait par testament, comme c'est de bon augure !

JASMIN.

Mais c'est comme cela qu'ils se font tous à cette heure : monsieur le maréchal en mourant a pourvu à l'établissement de son fils et de sa nièce en mariant d'avance les deux cousins... et il a bien fait, Marton, car, à l'heure qu'il est, nous avons si peu de respect de nous-mêmes, que mademoiselle de Torigny, sans cette précaution, eût peut-être épousé un gros fermier général, et monsieur de Candale, quelque petite robine... cela ne se voit-il pas tous les jours ?...

MARTON.

Ma pauvre maîtresse, elle aurait pu être si heureuse!

JASMIN.

Comment... au fond de sa province, dans son couvent de Soissons... elle avait déjà pris ses arrangemens pour cela?...

MARTON.

Ah! monsieur le comte, vous ne saurez jamais ce que nous vous sacrifions.

JASMIN.

Eh bien! mais, et nous autres, Marton, est-ce que vous nous croyez tout-à-fait esseulés?... je sais certaine grande dame qui en fera immanquablement une maladie...

MARTON.

Et moi, je connais un pauvre jeune homme qui en mourra pour sûr.

JASMIN.

Vraiment... voyez donc comme cela se rencontre.

SCENE II.

LES MÊMES, LE SUISSE *de l'hôtel, ouvrant les deux battans de la porte du fond, sa grande canne à la main.*

LE SUISSE, *sans entrer.*

Monsié Chasmin.

JASMIN.

Eh bien! quoi?

LE SUISSE.

Monsié Chasmin, il être une cholie tame en pas, tans une foiture fermée, qui temande à parler à fous.

JASMIN.

Comment, drôle! est-ce que tu n'avais pas quelque laquais à m'envoyer, que tu quittes ta porte ainsi? et si pendant ce temps-là les voitures rentraient...

LE SUISSE.

Je serais gronté, je le sais pien; mais la tame il m'avre donné tix louis pour faire la commission moi-même.

JASMIN.

Alors, c'est autre chose : dis à la dame que je descends, et ordonne à son cocher d'aller m'attendre à la petite porte de monsieur le comte.

LE SUISSE.

J'y fas.

Il referme la porte.

JASMIN.

Vous voyez qu'on ne vous faisait pas un conte, Marton?

MARTON.

Et quelle est cette dame?

JASMIN.

Notre délaissée probablement. Mais pardon... vous ne voudriez pas que je la fisse attendre; respect au malheur !...

Il sort par la porte latérale à droite du spectateur.

SCENE III.

MARTON, LE CHEVALIER.

A mesure que Jasmin s'éloigne, un paravent qui est placé du côté opposé à celui par lequel il sort, se déroule, et le Chevalier paraît.

LE CHEVALIER.

Marton! ma chère Marton!

MARTON, *jetant un cri.*

Ah!

LE CHEVALIER.

Silence, c'est moi... (*Lui donnant sa bourse.*) est-ce que tu ne me reconnais pas?

MARTON.

Oh! si fait, monsieur le chevalier; mais c'est que j'étais si loin de vous croire derrière ce paravent... Que venez-vous faire ici, mon Dieu?...

LE CHEVALIER.

Tu me le demandes?...

MARTON.

Oui, je vous le demande, car enfin... c'est si étrange de vous voir aujourd'hui... dans cette maison, au moment même où celle que vous aimez se marie avec un autre... Mais comment vous trouvez-vous là?

LE CHEVALIER.

Est-ce que je le sais moi-même, Marton... Je rôdais comme un fou autour de l'hôtel; j'ai trouvé une porte ouverte, je suis entré sans que personne me vît: j'ai pris le premier escalier venu, j'ai monté un étage, j'ai traversé deux ou trois appartemens, enfin j'en étais ici quand je t'ai entendu venir avec Jasmin; alors je me suis jeté derrière ce paravent... et me voilà.

MARTON.

Je le sais bien que vous voilà... mais que voulez-vous? voyons!

LE CHEVALIER.

Ce que je veux, Marton?... je veux la revoir une

fois... une seule fois encore... lui dire que je l'aime, que je n'aimerai jamais qu'elle... que ce mariage fait mon désespoir et que j'en mourrai.

MARTON.

Mais vous lui avez dit tout cela à son couvent !...

LE CHEVALIER.

Eh bien ! Marton, je le lui répéterai.

MARTON.

Eh ! la pauvre enfant ne le sait que de reste, allez... d'ailleurs, c'est impossible... Savez-vous que vous êtes ici chez son mari ?

LE CHEVALIER.

Sans doute que je le sais... mais que m'importe !

MARTON.

Savez-vous qu'ils sont à l'église?...

LE CHEVALIER.

A l'église... je voulais y aller à l'église.

MARTON.

Au fait ! pourquoi n'avez-vous pas fait cela ?... Mort de ma vie, que les amans sont une curieuse espèce ! Mais savez-vous enfin que dans un instant ils peuvent être de retour ? LE CHEVALIER.

Je les attends.

MARTON.

Comment ! vous les attendez ?... mais songez-y, vous êtes fou !

LE CHEVALIER.

Ah ! Marton ! m'oublier ainsi !

MARTON.

Mais elle ne vous a pas oublié... mais elle vous aime toujours. Je ne devrais pas vous le dire, mais c'est qu'en vérité vous me faites peine.

LE CHEVALIER.

Elle m'aime et elle se marie?

MARTON.

Pouvait-elle faire autrement? Depuis la mort du

maréchal, ce mariage n'était-il pas décidé? ne le saviez-vous pas du premier jour que vous l'avez rencontrée? n'avez-vous pas eu le temps de vous préparer à cet événement, depuis six mois que vous l'entretenez au parloir, en venant voir mademoiselle votre sœur? Mais, en vérité, monsieur le chevalier, il faut être raisonnable aussi.

LE CHEVALIER.

Ah! si j'étais sûr seulement qu'elle me tînt la promesse qu'elle m'a faite! Car elle m'a fait une promesse, Marton.

MARTON.

Eh! je la connais, mon Dieu.

LE CHEVALIER.

Tu la connais, Marton?... Eh bien! crois-tu qu'elle la tiendra?

MARTON.

Eh! sans doute qu'elle la tiendra... tant qu'elle pourra... pardi.

LE CHEVALIER.

Comment! tant qu'elle pourra?

MARTON.

Que diable, monsieur le chevalier, il ne faut pas demander l'impossible non plus... quand on se marie... eh bien! mais... on se marie.

LE CHEVALIER, *tombant dans un fauteuil.*

Marton, tu me mets au désespoir...

MARTON.

Allons, voilà que vous vous asseyez maintenant. (*Le secouant par le bras.*) Mais songez donc que dans dix minutes, dans cinq minutes peut-être ils seront ici...

LE CHEVALIER, *se levant.*

Marton, je tuerai le comte.

MARTON.

Le comte de Candale!

LE CHEVALIER.

Eh! oui, le comte de Candale, le mari de Louise!

MARTON.

Comment... mais je croyais que c'était votre ami.

LE CHEVALIER.

Mon ami! oui, sans doute, il l'a été; mais aujourd'hui c'est mon ennemi mortel; ne m'enlève-t-il pas ce que j'ai de plus cher au monde?

MARTON.

Mon Dieu! vous me faites frémir; est-ce que monsieur le comte sait quelque chose de votre amour pour sa femme?

LE CHEVALIER.

Oh! Dieu merci, il ne s'en doute point : j'ai eu la force de le cacher à tout le monde.

MARTON.

Ah! je respire! Eh bien! monsieur le chevalier, transigeons. Vous veniez pour voir ma maîtresse, n'est-ce pas?

LE CHEVALIER.

Hélas! oui.

MARTON.

Vous comprenez que c'est impossible.

LE CHEVALIER.

Impossible, Marton!

MARTON.

Mais oui, impossible. Vous ne voudriez pas la compromettre, la perdre... n'est-ce pas?

LE CHEVALIER.

Oh! Dieu m'en garde.

MARTON.

Car enfin, quels sont ses torts envers vous? De vous avoir aimé... de vous aimer encore... voilà tout.

LE CHEVALIER.

Tu crois qu'elle m'aime toujours?

MARTON.

Eh! j'en suis sûre.

LE CHEVALIER.

Ah! Marton, si tu savais le bien que tu me fais!

MARTON.

Et pour la récompenser de cet amour, innocent hier... coupable aujourd'hui, vous feriez un éclat... Ah ! fi donc, monsieur le chevalier !

LE CHEVALIER.

Je sens bien que tu as raison, Marton ; mais lorsqu'on aime, est-ce qu'on pense à tout cela ?...

MARTON.

Mais c'est lorsqu'on aime qu'il faut y penser, au contraire... Voyons, voulez-vous vous brouiller avec le comte... vous fermer à tout jamais sa maison ?...

LE CHEVALIER.

Sa maison, Marton ! ah ! tu peux bien compter que je n'y reviendrai jamais !

MARTON.

Allons donc... demain vous y serez... tenez, là où vous êtes.

LE CHEVALIER.

Marton... je te jure...

MARTON.

Ne jurez pas. Eh !... là, qui sait... si madame de Candale tenait la promesse que vous a faite mademoiselle de Torigny... Enfin, on ne peut pas savoir : on voit des choses si étranges !

LE CHEVALIER.

Oh ! alors, Marton, tu comprends bien que dans ce cas-là ce serait autre chose.

MARTON.

Allons donc !... Eh bien ! voilà que vous redevenez raisonnable, et je veux vous en récompenser. Ecrivez une lettre, et je la remettrai.

LE CHEVALIER.

J'en ai écrit une, Marton.

MARTON.

D'avance ?

LE CHEVALIER.

Savais-je ce qui arriverait... je l'ai écrite à tout hasard.

MARTON.

Alors, vous n'êtes pas encore si malade que je croyais... Donnez.

LE CHEVALIER.

La voilà... mais en la lui remettant tu lui diras...

MARTON.

Je lui dirai que, de peur de la compromettre, vous êtes parti à l'instant même.

LE CHEVALIER.

Marton, je voudrais cependant bien rester un instant encore.

MARTON.

Restez si vous voulez ; mais alors je ne remets rien...

LE CHEVALIER.

Je m'en vais...

Il s'avance vers la chambre du Comte.

MARTON, *l'arrêtant.*

Par où vous en allez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Mais, par où je suis venu.

MARTON.

C'est cela! pour que tout le monde vous voie. Tenez, passez par cette chambre; c'est la mienne, et si l'on vous voit sortir... eh bien! il n'y aura que moi de compromise.

LE CHEVALIER, *se retournant.*

Il y a donc une sortie par chez toi, Marton?

MARTON.

Oui, mais il n'y a pas d'entrée... je vous en préviens.

LE CHEVALIER, *s'arrêtant sur le seuil.*

Marton, ma chère Marton, rappelle bien à ta maîtresse ce qu'elle m'a promis...

Jasmin rentre.

MARTON, *poussant le Chevalier.*

C'est bon... mais c'est bon !... Le corridor, la chambre à droite, le petit escalier... et tirez sur vous la porte de la rue; que je l'entende!... (*On entend le bruit d'une porte qui se ferme.*) Là, bien !...

Elle se retourne et aperçoit Jasmin sur le seuil de la porte en face d'elle.

SCENE IV.

MARTON, JASMIN, *tenant chacun une lettre à la main.*

JASMIN.

Très-bien ! Marton, très-bien!

MARTON.

Allons, Jasmin, pas de secrets...

JASMIN.

Allons, Marton, pas de mensonge.

MARTON.

Qu'est-ce que c'était que cette belle dame?

JASMIN.

Une marquise que nous aimons... Qu'est-ce que c'était que ce beau jeune homme?

MARTON.

Un chevalier qui nous aime... Et cette lettre?

JASMIN.

Cette lettre, c'est une lettre pour monsieur... Et ce billet?

MARTON.

Ce billet, c'est un billet... pour madame.

JASMIN.

Mais qu'est-ce que tu disais donc, Marton, que cela tournerait mal... il me semble que cela va à merveille, au contraire; nous commençons par où l'on finit.

MARTON, *mettant la lettre dans son corset.*

Il faut convenir, Jasmin, que les maîtres d'aujourd'hui sont bien dépravés !...

JASMIN, *mettant la lettre dans sa poche.*

Ne m'en parle pas, Marton... comment... mais ce sont eux qui nous pervertissent.

MARTON.

Chut!

JASMIN.

Quoi?

MARTON.

Les voilà qui rentrent.

JASMIN.

Alors, rendons-nous chacun à notre poste... Toutes sortes de prospérités à ton chevalier, Marton...

Il rentre par la porte latérale à droite du spectateur.

MARTON, *s'avançant vers la porte latérale à gauche.*

Bonne chance pour ta marquise...

Au moment où elle va pour entrer, on entend la voix de la Comtesse.

LA COMTESSE, *de l'antichambre.*

Marton!...

MARTON, *s'arrêtant.*

O mon Dieu!... c'est la voix de madame la comtesse...

Elle court à la porte du fond qui s'ouvre avant qu'elle n'y soit arrivée.

SCENE V.

MARTON, LA COMTESSE, *ouvrant la porte du fond.*

LA COMTESSE.

Marton, au secours... Marton, un fauteuil... Marton, vite, vite, vite...

Elle se laisse tomber sur le fauteuil.

MARTON.

O mon Dieu! mon Dieu! madame, qu'avez-vous donc?...

LA COMTESSE.

Marton!... je suis mariée.

MARTON.

Oh !... ce n'est que cela.

LA COMTESSE.

Comment peux-tu me répondre ainsi, quand tu sais que je suis au désespoir ! Marton, tu as un bien mauvais cœur !... Elle laisse tomber sa tête contre Marton.

MARTON.

Ah ! mon Dieu ! est-ce que madame s'évanouit ?

LA COMTESSE.

Je crois qu'oui... As-tu des sels, de l'eau des carmes, Marton ? je me meurs !...

MARTON.

Il y en a dans l'appartement de madame, et je cours en chercher...

Elle fait un mouvement, mais la Comtesse l'arrête.

LA COMTESSE.

Ne me quitte pas !... ah !...

MARTON, *revenant.*

Mais qu'avez-vous donc fait de monsieur le comte ?

LA COMTESSE.

Le sais-je, moi ? en descendant de voiture je me suis sauvée... (*Elle ferme les yeux avec la plus grande langueur.*) Tu n'as donc rien à me faire respirer, Marton ?

MARTON.

Non ; mais j'ai quelque chose à vous apprendre.

LA COMTESSE, *sans rouvrir les yeux.*

Parle...

MARTON.

J'ai vu le chevalier.

LA COMTESSE, *ouvrant les yeux.*

Quel chevalier, Marton ?

MARTON.

Quel chevalier !... comme s'il y en avait deux au monde... Le chevalier de Valclos, donc...

LA COMTESSE, *vivement.*

Tu l'as vu, Marton ?... et où l'as-tu vu ?

MARTON.

Ici.

LA COMTESSE.

Ici ! O mon Dieu... est-ce qu'il y serait encore?... Tu ne fais peur !

MARTON.

Que madame la comtesse se rassure; il est parti.

LA COMTESSE.

Ah ! il est parti... je respire... Et que venait-il faire ici, le malheureux ?

MARTON.

Il venait pour voir madame la comtesse une dernière fois... il était comme un fou...

LA COMTESSE.

Pauvre chevalier !

MARTON.

Il voulait absolument mourir.

LA COMTESSE.

C'est comme moi, Marton... Tu as vu que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour cela il n'y a qu'un instant!... mais on a beau faire, on ne meurt pas quand on veut!

MARTON.

Et c'est bien heureux, ma foi ! car on se repentirait souvent d'être morte.

LA COMTESSE.

Tu me dis donc qu'il est parti?

MARTON.

Oui ! et ce n'est pas sans peine, je vous assure.

LA COMTESSE.

Mais sans doute il n'est point parti ainsi, sans te charger de me dire quelque chose?

MARTON.

Il a fait mieux que cela.

LA COMTESSE, *avec un reste de langueur.*

Qu'a-t-il fait, Marton ?

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

MARTON.

Il m'a laissé une lettre.

LA COMTESSE.

Une lettre ! mais il me semble que c'est bien hardi de sa part d'oser m'écrire... qu'en dis-tu?

MARTON.

Dam !... la circonstance était grave, et il a cru qu'en faveur de son désespoir...

LA COMTESSE.

Il était donc bien désespéré?

MARTON.

Oh ! plus que madame la comtesse ne peut le croire.

LA COMTESSE.

C'est égal... je ne lirai pas cette lettre, Marton... Où est-elle?

MARTON.

La voilà.

LA COMTESSE, *la lui prenant des mains, et l'ouvrant tout en parlant.*

C'est fort mal à vous d'avoir pris cette lettre, Marton, et il faut la rendre... au chevalier.

MARTON.

Mais c'est impossible maintenant que madame l'a ouverte.

LA COMTESSE.

Je l'ai ouverte !... ô mon Dieu, oui... c'est vrai... Je te jure, Marton, que je ne sais pas comment cela s'est fait !...

MARTON.

Oh ! les lettres... cela s'ouvre toujours tout seul.

LA COMTESSE.

Dam ! maintenant, puisqu'elle est ouverte, qu'en dis-tu ?... autant la lire...

MARTON.

O mon Dieu ! oui; et c'est, je crois, ce que madame a de mieux à faire.

LA COMTESSE, *lisant.*

« Chère Louise, si l'on mourait de douleur, je se-
« rais déjà mort!

MARTON.

Hein?... que vous ai-je dit?...

LA COMTESSE, *continuant.*

« Un seul espoir me soutient... Je compte sur la
« promesse que vous m'avez faite, que le comte de
« Candale ne serait jamais pour vous autre chose qu'un
« frère.

MARTON.

Vous lui avez promis cela?... (*La Comtesse fait de la tête signe que oui.*) Hum!...

LA COMTESSE, *continuant.*

« Si vous avez l'espoir de tenir votre serment, un mot,
« un signe, je vous en supplie, qui me tranquillise...
« quelques accords à votre clavecin, par exemple, et
« je serai le plus heureux des hommes... » (*S'interrompant.*) Ah! ce pauvre chevalier; vois donc comme il est discret, Marton... il ne demande qu'un peu de musique!...

MARTON.

Ah! le fait est qu'on ne peut pas être moins exigeant...

Elle veut reprendre la lettre.

LA COMTESSE.

Mais attends donc... il y a un *post-scriptum*.

MARTON.

Oh! s'il y a un *post-scriptum*, c'est différent alors!

LA COMTESSE, *continuant.*

« Il est inutile de vous dire que je passerai la nuit sous vos fenêtres. » Sous mes fenêtres, tu l'entends, Marton... Mon Dieu! mais il va mourir de froid!

MARTON.

Oh! il ne restera que jusqu'à ce qu'il entende le clavecin.

LA COMTESSE.

Et... et s'il ne l'entend pas, Marton ?

MARTON.

Oh ! alors, je ne réponds plus de lui !...

LA COMTESSE, *se levant vivement.*

Marton !

MARTON.

Qu'y a-t-il?

LA COMTESSE, *écoutant.*

Marton, c'est le comte !... Marton, je me sauve !

MARTON.

Faut-il que je reste ici, où que je suive madame?

LA COMTESSE.

Viens, viens, viens ! nous ne serons pas trop de deux.

SCENE VI.

LE COMTE, *qui a vu la Comtesse s'enfuir et Marton la suivre, s'arrête un instant sur le seuil de la porte du fond, puis va lentement à la porte latérale, qu'il essaie d'ouvrir ;* JASMIN.

LE COMTE.

Le verrou y est. Je ne m'étais pas trompé, et s'il y a attaque, il y aura défense : ou je m'abuse fort, ou ma femme ne me paraît pas avoir pour moi une sympathie bien entraînante... Si je pouvais lui dire ce qui se passe de mon côté, pardieu ! je crois que je la rendrais bien heureuse.

JASMIN, *entr'ouvrant la porte latérale.*

Monsieur le comte est seul ?

LE COMTE.

Parfaitement seul.

JASMIN.

Une lettre pour monsieur le comte.

LE COMTE.

Une lettre de qui ?

JASMIN.

Monsieur le comte ne s'en doute pas?

LE COMTE.

Non, pas le moins du monde.

JASMIN.

Alors, monsieur le comte est bien indifférent ou bien modeste.

LE COMTE.

Est-ce que ce serait de la marquise?

JASMIN.

D'elle-même.

LE COMTE.

Mais donne donc vite, faquin !

JASMIN.

Je ne savais pas si aujourd'hui monsieur le comte voudrait la recevoir, ou aurait le temps de la lire.

LE COMTE, *décachetant la lettre.*

Comment! est-ce que tu ne sais pas que j'en suis amoureux fou de la marquise?

JASMIN.

Si fait, monsieur le comte.

LE COMTE.

Eh bien! alors... (*Il lit.*) « Hier encore vous m'avez « affirmé que vous n'aimiez que moi et que vous n'ai- « meriez jamais que moi, que votre mariage était une « simple affaire de convenance, et que mademoiselle « de Torigny ne serait jamais pour vous qu'une sœur. »

JASMIN.

Monsieur le comte lui a dit cela?

LE COMTE.

Ma foi, oui... Mais, que veux-tu! je ne savais que lui dire... J'aurais bien voulu te voir, maraud, faisant la cour à une femme et en épousant une autre.

JASMIN.

Monsieur le comte me connaît trop bien pour croire que j'aurais fait une promesse que je n'aurais pas eu l'intention de tenir.

LE COMTE.

Eh! qui te dit que je ne la tiendrai pas? Monsieur de Richelieu a bien tenu la sienne.

JASMIN.

Mademoiselle de Torigny est plus jolie que mademoiselle de Noailles.

LE COMTE.

Elle est donc jolie ma femme?... Ah! palsembleu, il faudra que je la regarde!

JASMIN.

Monsieur le comte oublie sa lettre.

LE COMTE.

Et c'est toi qui viens me distraire avec toutes tes balivernes... (*Continuant.*) « Et que mademoiselle de « Torigny ne serait jamais pour vous qu'une sœur. Je « ne demande pas mieux que de vous croire et de « vous récompenser du sacrifice que vous m'aurez « fait ; mais vous pensez bien qu'en pareille circons- « tance on ne croit pas les gens sur parole : voulez- « vous venir souper avec moi ce soir? On sait depuis « le matin que j'ai ma migraine; vous me trouverez « seule, et mes gens sont prévenus que je n'y suis « que pour vous. » Pas de signature.

JASMIN.

Oh! il n'y a point à s'y tromper, la pauvre femme est venue elle-même.

LE COMTE.

Où cela?

JASMIN.

A la porte... dans une voiture fermée.

LE COMTE.

Pardieu, voilà bien les femmes... tant que je suis libre, elle fait la prude... je me marie, elle court après moi... Et qui lui a parlé?

JASMIN.

Moi-même.

LE COMTE.

Ah ! toi-même ! et quel air avait-elle ?

JASMIN.

L'air désespéré.

LE COMTE.

L'air désespéré !... Monsieur Jasmin, vous êtes un flatteur... et vous dites cela pour me faire plaisir...

JASMIN.

Non, sur ma parole; et je suis sûr que si monsieur le comte n'y allait pas, il y aurait de ce côté-là quelque malheur !

LE COMTE.

Vraiment !... tu crois qu'elle m'aime à ce point-là ?

JASMIN.

Monsieur le comte peut m'en croire... c'est une tête tournée.

LE COMTE.

Eh bien ! mais... on fera ce qu'on pourra pour la remettre en place, Jasmin.

JASMIN.

Monsieur le comte a-t-il des ordres à donner ?

LE COMTE.

Descends, et dis à Lapierre d'atteler les chevaux bais à la voiture sans armoiries, et puis à tout hasard il ira m'attendre à la petite porte.

JASMIN, *voyant son maître qui se dirige vers la chambre de la Comtesse.*

Eh bien ! où va donc monsieur ?

LE COMTE.

Chez la comtesse, pardieu ; je ne sortirai pas sans lui dire bonsoir. Il faut des formes.

JASMIN.

Dans combien de temps faut-il que je remonte ?

LE COMTE.

Mais dans dix minutes, un quart d'heure à-peu-près.

JASMIN.

Cela suffit...

Il sort par la porte du fond, tandis que le Comte va frapper à la porte latérale.

SCENE VII.

LE COMTE, MARTON, *de l'autre côté de la porte.*

MARTON.

Qui va là?

LE COMTE.

C'est moi, Marton.

MARTON.

Que veut monsieur.

LE COMTE.

Mais, je désirerais entretenir un instant madame la comtesse... Demande-lui si elle veut me faire la grâce de me recevoir chez elle, ou l'honneur de me rejoindre ici... (*Moment de silence.*) On se consulte.

MARTON.

Madame la comtesse préfère aller rejoindre monsieur le comte.

LE COMTE.

Allons, je ne m'étais pas trompé; on me craint, c'est flatteur!

SCENE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Monsieur le comte, je me rends à vos ordres.

LE COMTE.

A mes ordres, madame! mais on vous a mal transmis mes paroles; c'est à ma prière qu'il faudrait dire, et c'est moi qui suis on ne peut plus reconnaissant de tant de condescendence.

LA COMTESSE.

O monsieur le comte... je sais qu'un mari a le droit d'ordonner.

LE COMTE.

Qui donc vous a dit cela, madame? quelque mal-appris de procureur.

LA COMTESSE.

Non, monsieur, c'est ma tante.

LE COMTE.

Ah! si la chose vient de madame de Torigny, à la bonne heure. Oui, c'était comme cela de son temps, les maris étaient féroces; mais de nos jours ils se sont fort civilisés, et en général, ce sont aujourd'hui les femmes qui commandent et les maris qui obéissent.

LA COMTESSE.

O monsieur! je n'ai point la prétention de vous faire obéir, et si j'étais seulement certaine...

LE COMTE.

Que je ne commandasse point, n'est-ce pas?

LA COMTESSE.

Du moins des choses trop difficiles.

LE COMTE.

Rassurez-vous, madame la comtesse; peut-être prierai-je... peut-être implorerai-je... on ne peut répondre de rien, mais je n'ordonnerai jamais.

LA COMTESSE.

Vraiment! monsieur le comte... mais le mariage n'est donc point une chose si terrible qu'on le disait?

LE COMTE.

C'est qu'il y a mariage et mariage, comtesse... Le nôtre, par exemple, n'est point un mariage comme tous les autres... Mais asseyez-vous donc, madame, ou je croirai que vous voulez me quitter de suite...

LA COMTESSE.

O monsieur! du moment où je n'ai plus peur de vous, je resterai tant que vous le voudrez.

LE COMTE, *approchant un fauteuil.*

Allons, je crois que je souperai avec la marquise.

LA COMTESSE.

Ce pauvre chevalier... va-t-il être content !

LE COMTE, *s'asseyant à son tour sur une chaise.*

Je disais donc que notre mariage, à nous, s'était fait d'une façon étrange. Nos pères avaient disposé de nous, et notre oncle le commandeur était chargé par eux de veiller à ce que leurs dernières intentions fussent remplies. Le moyen de faire de la rébellion contre un oncle qui vous donne six cent mille livres en mariage, et qui vous en promets quatre fois autant à sa mort... impossible ! Vous étiez au couvent à Soissons, j'étais à la cour à Versailles, il n'y avait pas moyen de se voir souvent; d'ailleurs, à quoi bon se voir quand on sait d'avance que l'on est destiné l'un à l'autre... Si nous devions nous plaire, il était toujours temps d'en arriver là... Si nous devions nous aimer... Eh bien ! mais il n'est jamais trop tard quand on doit s'aimer, et moins il y a de fait dans ce cas, c'est tant mieux, car plus il reste à faire.

LA COMTESSE, *vivement.*

Oh ! pour moi, monsieur le comte, j'ai bien peur que vous ne m'aimiez jamais.

LE COMTE.

Eh bien ! moi, comtesse, je crois que vous avez encore plus peur que je ne vous aime un jour.

LA COMTESSE.

O monsieur le comte !

LE COMTE.

Mais voyons un peu, pourquoi pensez-vous que je ne vous aimerai jamais ?

LA COMTESSE.

Parce que je suis pleine de défauts, je vous en préviens.

LE COMTE.

Et moi, croyez-vous que j'aie la prétention d'être parfait ?

LA COMTESSE.

Oh! mais vos défauts ne sont pas si grands que les miens, j'en suis sûre.

LE COMTE.

Qui sait... Voyons un peu les vôtres.

LA COMTESSE.

D'abord, je suis curieuse à l'excès.

LE COMTE.

Et moi curieux à la rage.

LA COMTESSE.

Je suis volontaire.

LE COMTE.

Et moi entêté.

LA COMTESSE.

A la moindre contrariété je boude.

LE COMTE.

A la plus petite opposition j'éclate.

LA COMTESSE.

Alors je déchire mes blondes.

LE COMTE.

Je mets en morceaux mes dentelles.

LA COMTESSE.

Je casse mes chinoiseries.

LE COMTE.

Je brise mes glaces.

LA COMTESSE.

Je gronde Marton.

LE COMTE.

Et moi, je bats Jasmin.

LA COMTESSE.

Oh ! comme c'est étrange que nous ayons justement les mêmes défauts !

LE COMTE.

Comtesse, c'est de la sympathie, ou je ne m'y connais pas.

LA COMTESSE.

Ah! mon Dieu ! mais... c'est tout ?

LE COMTE.

J'ai oublié...

LA COMTESSE.

Ah !...

LE COMTE.

Je suis joueur.

LA COMTESSE.

Joueur?... Oh! c'est un bien vilain défaut... mais vous êtes beau joueur, au moins.

LE COMTE.

Moi... joueur exécrable, comtesse... je jouerais la peste que je voudrais la gagner... et vous, êtes-vous joueuse ?

LA COMTESSE.

Oh ! moi... non... non.

LE COMTE.

Mais vous avez bien quelque autre chose à m'avouer encore, en place de celle-là...

LA COMTESSE.

J'en ai une... mais celle-là j'aurais bien voulu vous la cacher...

LE COMTE.

Des secrets entre nous, comtesse... oh ! fi donc ! des secrets, c'est bon entre gens qui s'aiment.

LA COMTESSE.

Alors vous exigez donc que je vous dise tout ?

LE COMTE.

Je vous ai dit que je n'exigerais jamais...

LA COMTESSE.

Alors vous m'en priez.

LE COMTE.

Je vous en prie.

LA COMTESSE.

Je n'oserai jamais...

LE COMTE.

C'est donc bien terrible ?

LA COMTESSE.

Oui.

LE COMTE.

Je vous ai dit que que j'étais curieux, vous m'avez dit que vous étiez curieuse... Dites-moi ce que vous avez à me dire, et moi... je vous raconterai quelque chose à mon tour.

LA COMTESSE.

Vraiment?

LE COMTE.

Parole d'honneur.

LA COMTESSE.

Imaginez-vous...

LE COMTE.

J'écoute.

LA COMTESSE.

Et moi je tremble.

LE COMTE, *lui prenant la main.*

Voyons, rassurez-vous.

LA COMTESSE.

Imaginez-vous donc qu'au couvent j'avais une amie.

LE COMTE.

Jusque là il n'y a rien de bien répréhensible.

LA COMTESSE.

Non!... mais... mais cette amie avait un frère.

LE COMTE.

Ah! elle avait un frère!

LA COMTESSE.

Hélas! oui, et chaque fois que ce frère venait la voir, mon amie, pour me donner quelque distraction... vous savez comme on a peu de distraction au couvent... mon amie m'emmenait avec elle au parloir.

LE COMTE.

Eh bien! mais il n'y a pas grand mal à cela.

LA COMTESSE.

Mais c'est ici que le mal commence.

LE COMTE.

Nous allons en juger.

LA COMTESSE.

Il en résulta que peu à peu je pris l'habitude de voir le chevalier... et que je commençai à distinguer les jours les uns des autres, ce que je n'avais jamais fait jusqu'alors, si bien que j'étais maussade les jours où il ne venait pas, et que, comme de son côté le chevalier éprouvait la même chose, il commença par venir deux fois la semaine au lieu d'une, puis trois fois, puis quatre fois, enfin tous les jours...

LE COMTE.

Et votre amie restait toujours entre vous deux, je suppose?

LA COMTESSE.

Oh! elle ne nous quittait jamais... mais ce fut ce qui nous perdit.

LE COMTE.

Comment cela?

LA COMTESSE.

Oui, le chevalier n'eût point osé me dire qu'il m'aimait... mais il le disait à sa sœur... Moi, de mon côté... mon Dieu! vous le savez, on n'a point de secret pour une amie de pension... moi je disais à la mienne que j'avais du plaisir à voir le chevalier, et elle le redisait à son frère... de sorte qu'un beau jour nous nous trouvâmes nous aimer, et nous être dit que nous nous aimions sans savoir comment cela s'était fait.

LE COMTE.

Ah! l'heureux coquin que ce chevalier!

LA COMTESSE.

Oh! oui, il était bien heureux, et moi aussi j'étais bien heureuse... (*Le Comte s'incline en signe de remerciement.*) Mais c'est dans ce moment-là justement qu'on est venu de la part de notre oncle, le commandeur, m'annoncer qu'il fallait me préparer à vous épouser...

Si vous n'avez pas osé résister, à plus forte raison moi qui ne suis qu'une femme; jugez de notre désespoir. Nous nous jurâmes de nous aimer toujours, et j'obéis.

LE COMTE.

Fort à contre-cœur. Oh! je m'en suis aperçu.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous? je ne vous savais pas bon comme vous l'êtes; je me faisais du mariage une idée fort exagérée... à ce qu'il me paraît; j'avais peur.

LE COMTE.

Et vous êtes rassurée maintenant?

LA COMTESSE.

Un peu.

LE COMTE.

Et qu'avez-vous résolu à l'égard du chevalier?

LA COMTESSE.

Je connais mon devoir, monsieur le comte, je sais ce que je dois à un homme qui se conduit avec autant de délicatesse que vous le faites. Je ne le reverrai jamais.

LE COMTE.

Oh! voilà de l'exagération, comtesse!... Comment donc! mais il croirait que c'est moi qui exige de vous ce sacrifice... il irait disant partout que je suis jaloux, et cela me perdrait d'honneur. D'ailleurs, peut-on répondre de ne pas revoir un homme que le hasard peut vous faire rencontrer à l'église, au spectacle, à la promenade, au bal? Non, comtesse; il ne faut promettre que ce que l'on peut tenir... Je m'en fie à vous, à vos principes, au respect que vous devez avoir vous-même pour le nom que vous avez consenti à porter... Ne fuyez ni ne cherchez le chevalier, et si vous le rencontrez... eh bien! mais si vous le rencontrez, tâchez de le traiter comme tout le monde, et cela me suffira.

LA COMTESSE.

Oh! monsieur le comte!... (*Lui prenant la main*

à son tour.) Oh ! je serais bien coupable si je trahissais une pareille confiance.

LE COMTE.

Alors, je vous quitte donc un peu moins effrayée à la fin de notre conversation qu'au commencement.

LA COMTESSE.

Vous vous en allez?

LE COMTE.

Serais-je assez heureux pour que l'idée vous fût venue de me retenir ?

LA COMTESSE.

Oh ! non, non !... Mais, je croyais que vous aviez quelque chose à me raconter à votre tour.

LE COMTE.

Ah ! c'est vrai, je vous l'avais promis ; mais après un roman comme le vôtre, après des scènes de parloir, après des sermens échangés, ce que j'avais à vous dire est trop monotone, et mieux vaut que je me taise.

LA COMTESSE.

C'est égal, dites toujours.

LE COMTE.

Moi, ce n'est point une passion ; c'est un simple engagement que j'ai avec une certaine marquise.

LA COMTESSE.

Jeune?

LE COMTE.

Vingt-cinq ans.

LA COMTESSE.

Mariée?

LE COMTE.

Veuve.

LA COMTESSE.

Et qui s'appelle ?

LE COMTE.

Ah ! comtesse, je ne vous ai pas demandé le nom du chevalier.

LA COMTESSE.

C'est juste, monsieur.

LE COMTE.

Je ne vous retiens pas, comtesse.

LA COMTESSE.

Je ne voudrais pas vous gêner, monsieur le comte.

LE COMTE, *saluant.*

Madame...

LA COMTESSE, *faisant la révérence.*

Monsieur...

LE COMTE, *pirouettant.*

Jasmin...

LA COMTESSE.

Allons, je vois que cela ne me sera pas si difficile ue je le craignais de rester fidèle à ce pauvre chevalier.

Elle rentre chez elle.

LE COMTE.

Décidement, il paraît que je garderai ma parole à la iarquise.

JASMIN, *entrant par la porte latérale.*

Monsieur le comte m'a appelé?

LE COMTE.

La voiture est-elle à la petite porte?

JASMIN.

Il y a un quart-d'heure qu'elle attend M. le comte.

LE COMTE.

Mon manteau, Jasmin.

JASMIN.

Ah! monsieur le comte sort?

LE COMTE.

Certainement que je sors... (*On entend chez la Com-sse une brillante ritournelle.*) Qu'est-ce que c'est que ela?

JASMIN.

Madame la comtesse sans doute qui joue du clavecin.

LE COMTE.

Tiens ! mais c'est un fort joli talent que possède là ma femme...

SCENE IX.

JASMIN, MARTON.

MARTON, *entrant vivement.*

Jasmin !... psitt.

JASMIN.

Ah ! c'est toi, Marton !... Eh bien ! que faisons-nous de ce côté-là?

MARTON.

Nous donnons un concert au chevalier. Et nous, que faisons-nous de ce côté-ci?

JASMIN.

Nous allons souper chez la marquise.

LE COMTE, *de son appartement.*

Jasmin !

JASMIN.

Me voilà, monsieur.

LA COMTESSE, *de son appartement.*

Marton !

MARTON.

Me voici, madame... (*Elle fait quelques pas, puis s'arrête sur le seuil de l'appartement de sa maîtresse.*) C'est égal, voilà une singulière nuit de noces !...

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Même décoration.

SCENE Ire.

LE COMTE, LE CHEVALIER, *entrant ensemble.*

LE COMTE.

Comment, c'est toi, mon cher chevalier ! mais je

t'ai vraiment cru mort, et j'ai été sur le point de porter ton deuil... Que diable es-tu donc devenu depuis six mois?

LE CHEVALIER.

Que veux-tu, mon cher: quand on a une espèce de régiment à soi, et un ministre de la guerre qui exige que l'on fasse ses garnisons, on ne s'appartient plus, et il faut bien s'en aller je ne sais où, moi, dans la Picardie, à Laon, à Mézières, parmi des gens qui parlent l'iroquois et le hottentot... Enfin, j'ai obtenu un congé de six mois, et me voilà à Paris!

LE COMTE.

Depuis quand?

LE CHEVALIER.

Depuis trois jours.

LE COMTE.

Depuis trois jours! et je te vois ce matin pour la première fois?

LE CHEVALIER.

Comment diable voulais-tu que je vinsse? je te savais en grandes affaires.

LE COMTE.

Ah! c'est vrai... à propos, je me suis marié hier... Tu as su cela?

LE CHEVALIER.

Pardieu! il serait beau, quand un homme comme toi se marie, que tout Paris ne s'en occupât point!

LE COMTE.

C'était une chose arrangée depuis longtemps, et que tous les trois mois mon oncle le commandeur me rappelait... J'ai retardé tant que j'ai pu, mais enfin, il a bien fallu s'exécuter...

LE CHEVALIER.

Et où est-il, ce cher oncle?

LE COMTE.

Dans ses terres, où il est retenu par la goutte.

LE CHEVALIER.

Et tu es content?

LE COMTE.

Ma foi, oui... tu comprends, c'est un de ces mariages convenables, comme en arrangent entre eux les grands parens... une cousine à moi, cinquante ou soixante mille livres de rente, à ce que m'a dit mon homme d'affaires, des diamans de famille à Boisseaux, et une substitution de six cent mille livres, un majorat, comme disent les allemands, constitué en faveur du premier de nos enfans mâles... Ah! j'oubliais le principal, un beau nom et qui fera bien dans l'arbre généalogique de notre famille. Mademoiselle de Torigny.

LE CHEVALIER, *faisant semblant de chercher.*

Mademoiselle de Torigny... attends donc, attends donc... mais je connais cela, moi!

LE COMTE.

Sans doute... d'abord, tu as connu le maréchal qui est mort, c'était son père; et puis, il y a encore une vieille tante, une marquise de Torigny, qui doit avoir quelque cent vingt ans, et dont madame de Candale hérite.

LE CHEVALIER.

J'y suis... une ancienne dame d'honneur de madame la duchesse, une vieille amie de monsieur de Lauzun.

LE COMTE.

Justement... je crois même que par elle nous donnons tant soit peu la main gauche aux Biron... Eh bien! cette chère femme a veillé elle-même à l'éducation de sa nièce, qu'elle a mise près d'elle, dans un couvent à Soissons, aux Ursulines, aux Carmélites, je ne me rappelle plus où...

LE CHEVALIER.

A saint-Jean peut-être?

LE COMTE.

Eh! justement... Comment diable sais-tu cela, toi?

LE CHEVALIER.

C'est que j'ai une sœur aussi, moi, qui est au couvent.

LE COMTE.

Ah ! ah ! tu as une sœur au couvent?

LE CHEVALIER.

Cela t'étonne?

LE COMTE.

Et pourquoi cela m'étonnerait-il? Quoi de plus naturel que d'avoir sa sœur au couvent? Et tu dis donc que ta sœur était au couvent de Soissons?

LE CHEVALIER.

Sans doute.

LE COMTE.

A Saint-Jean?

LE CHEVALIER.

Oui.

LE COMTE.

Tiens ! tiens ! tiens !...

LE CHEVALIER.

Et comme j'étais en garnison à Laon, et qu'il n'y a que huit lieues de Laon à Soissons...

LE COMTE.

Oui, tu venais voir ta sœur, n'est-ce pas?

LE CHEVALIER.

Oh ! très-souvent : deux ou trois fois la semaine, et quelquefois plus.

LE COMTE.

Mais c'est d'un excellent frère, cela!

LE CHEVALIER.

Que veux-tu? on s'ennuie tant dans ces maudites garnisons, qu'il faut bien se distraire un peu... de sorte que tu comprends, je ne serais pas étonné d'avoir vu ta femme.

LE COMTE.

Eh bien ! ni moi non plus. Dans tous les cas, mon cher, j'espère bien que tu me permettras de te présen-

ter à elle. Si vous ne vous connaissez pas, eh bien ! mais vous ferez connaissance, et si la connaissance est faite, vous la renouvellerez, voilà tout.

LE CHEVALIER.

Comment ! mais j'allais t'en prier... Où est-elle ?...

LE COMTE.

Chez elle. Attends, je vais y voir... (*Allant à la porte.*) Ah ! la porte n'est pas fermée aujourd'hui... c'est déjà un progrès... Attends-moi là, je reviens, chevalier.

SCENE II.

LE CHEVALIER, *puis* MARTON.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! ma parole d'honneur, il n'y a rien de tel que ces roués pour faire d'excellens maris. Il va me présenter à sa femme !... je n'aurais pas osé le lui demander, il me l'offre... on n'est pas plus aimable.

MARTON, *entrant par la porte du fond, et traversant le théâtre pour aller chez sa maîtresse.*

Comment ! c'est vous, monsieur le chevalier ?

LE CHEVALIER.

Eh ! oui, c'est moi, Marton... qu'y a-t-il d'étonnant à cela ?

MARTON.

Je croyais que vous ne deviez jamais rentrer ici... « Marton, c'est pour la dernière fois ! Marton, je te jure... » Quand disiez-vous cela ?... C'était hier, je crois.

LE CHEVALIER.

Hier, Marton, j'étais au désespoir.

MARTON.

Et aujourd'hui ?

LE CHEVALIER.

Aujourd'hui, Marton, je suis le plus heureux des amans.

MARTON.

« Je tuerai le comte, Marton ! » Hier un tigre, au-

jourd'hui un agneau... Ah ! l'on a bien raison de dire que la musique adoucit les mœurs de l'homme.

LE CHEVALIER.

Tu sais donc ?...

MARTON.

Est-ce que je ne sais pas tout?

LE CHEVALIER.

Alors tu crois qu'elle sera heureuse de me revoir ?...

MARTON.

Cela se demande-t-il ?... enchantée... Mais, dites-moi, l'avez-vous prévenue ?

LE CHEVALIER.

Non, je n'ai pas eu le temps.

MARTON.

Mais c'est fort imprudent, ce que vous avez fait là ! Si en vous voyant elle allait s'écrier...

LE CHEVALIER.

Oh ! Marton, il n'y a pas de danger ; toutes mes précautions sont prises. Le comte sait déjà que j'avais ma sœur dans le même couvent que celui où était Louise, et par conséquent cela ne l'étonnera point si elle me reconnaît.

MARTON.

Et qui a dit cela au comte?

LE CHEVALIER.

Moi-même, Marton.

MARTON.

Peste ! c'est fort adroit, et je vois qu'une femme peut se fier à vous, monsieur le chevalier ; cependant, faites-y attention, monsieur le comte est bien fin !

LE CHEVALIER.

Il ne sait rien, Marton... il ne sait rien.

MARTON.

Chut !... on vient !...

Elle se recule et fait semblant de chercher quelque chose sur une table à ouvrage.

SCENE III.

LES MÊMES, LE COMTE, *tenant* LA COMTESSE *par la main.*

LE COMTE.

Comtesse, permettez que je vous présente le chevalier de Valclos, capitaine au régiment d'Artois, l'un de mes meilleurs amis... (*A part.*) C'était lui ; sa main tremble.

LE CHEVALIER.

Madame la comtesse...

LA COMTESSE.

Monsieur le chevalier...

LE COMTE, *au Chevalier.*

Eh bien ! te rappelles-tu l'avoir déjà vue ?

LE CHEVALIER.

Non... non...

LE COMTE.

Non... Marton, avancez un fauteuil à votre maîtresse.

LA COMTESSE, *à Marton.*

Merci, merci.

MARTON.

Madame n'a rien à m'ordonner ?

LA COMTESSE.

Non ; va m'attendre chez moi.

LE CHEVALIER.

Madame la comtesse permet que je lui présente tous mes complimens ; ce ne sont point ceux d'un indifférent ni d'un étranger, puisque depuis dix ans je suis l'ami du comte.

LE COMTE.

Oh ! pour ceci, c'est vrai, comtesse... et comme je vous le disais, de mes meilleurs même... ce cher chevalier !

LA COMTESSE.

Présenté par monsieur le comte, monsieur, vous

êtes sûr d'avance que vos complimens seront reçus comme ils le méritent.

LE COMTE, *au Chevalier.*

Eh bien ! n'est-ce pas, pour une pensionnaire ce n'est point trop mal tourné... (*A Jasmin, qui entre.*) Que me veut-on ?... et ne peut-on être un instant tranquille?

JASMIN, *de la porte.*

Une lettre pour monsieur le comte.

LE COMTE.

Une lettre !... Comtesse, vous permettez?

LA COMTESSE.

Monsieur...

JASMIN, *bas au Comte.*

C'est de la marquise ; elle fait dire à monsieur le comte qu'elle l'attend pour aller aux Champs-Elysées. Le coureur est là, et demande une réponse.

LE COMTE.

Dis-lui qu'il attende, et fais mettre les chevaux... Pardon, chevalier, mais il faut que j'écrive quelques lignes. Comtesse, je vous laisse en bonne compagnie...

Il sort par la porte de côté et Jasmin par la porte du fond.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE.

LE CHEVALIER, *après avoir suivi Jasmin et le Comte des yeux, se retourne, et s'aperçoit que la Comtesse embarrassée est prête à sortir à son tour; courant à elle et l'arrêtant.*

Eh bien ! mais, Louise, que faites-vous donc?

LA COMTESSE.

C'est que je ne sais vraiment si je dois rester, chevalier.

LE CHEVALIER.

Comment ! vous auriez le courage de vous en aller, lorsque nous avons enfin un instant pour nous revoir ?...

lorsque après avoir failli hier matin mourir de douleur, demandez plutôt à Marton, j'ai pensé hier soir expirer de joie... Mais, madame, si vous vous en allez, qui donc remercierai-je? à qui donc rendrai-je grâce de vos bontés?

LA COMTESSE, *les yeux baissés.*

Je n'ai fait, chevalier, que tenir une promesse que je vous avais engagée, et j'ai été aussi heureuse de pouvoir la tenir, que vous avez été heureux de ce que je la tenais.

LE CHEVALIER.

Oh! si vous saviez quelle nuit délicieuse j'ai passée, quels doux rêves j'ai faits... car enfin, jusque-là je n'étais pas encore sûr de votre amour, tandis que maintenant...

LA COMTESSE.

Eh bien! chevalier, si vous croyez à votre tour me devoir quelque chose pour cette complaisance, je vous en prie, ne prolongez pas votre visite... Vous avez vu ce que j'ai souffert... j'ai pensé m'évanouir.

LE CHEVALIER.

Que je m'en aille, madame, quand il sort sans défiance... quand il va nous laisser seuls!... Oh! mais, comtesse, je ne vous aimerais pas si je vous obéissais, et vous seriez la première à me punir de cette indifférence... Songez donc combien de choses nous avons à nous dire, que de souvenirs nous avons à échanger, que de pensées cachées au fond de notre cœur demandent à voir le jour!... Moi, m'en aller! oh! non! non! A moins que vous ne me chassiez, je ne m'en irai pas!

LA COMTESSE.

Que vous êtes cruel, chevalier! parce qu'on a eu la faiblesse de vous dire qu'on vous aime, voilà que vous devenez exigeant, tyrannique...Mais c'est fort mal cela! Souvenez-vous donc que si je n'appartiens pas encore à un autre, je ne m'appartiens déjà plus à moi-même.

LE CHEVALIER.

Ah! comtesse, oubliez-vous que cet autre vous a enlevée à moi, que c'est mon bien qu'il m'a pris? Ce bien, je le retrouve, je le réclame, voilà tout... Oh! je tiens mon voleur, je ne le lâche plus!

LA COMTESSE.

Silence, chevalier!...

Ils reprennent chacun la place qu'ils avaient quand le Comte est sorti.

SCENE V.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE *jette un coup d'œil sur eux, puis il va à la porte du fond et appelle.*

Jasmin!

JASMIN.

Monsieur le comte?

LE COMTE.

Voici la réponse... (*Jasmin sort. Le Comte revenant en scène.*) Eh bien! comtesse, que vous disait le chevalier?

LA COMTESSE.

Mais rien, monsieur.

LE COMTE.

Comment, chevalier! tu étais en tête-à-tête avec une jolie femme, et tu ne lui disais rien!... Madame, je vous en demande pardon pour lui: il ne faut pas juger le chevalier d'après cette première entrevue; c'est un garçon d'esprit; seulement aujourd'hui il est triste.

LA COMTESSE.

Vraiment, vous êtes triste, monsieur?

LE CHEVALIER.

Mais je ne sais où Candale a été prendre cela; c'est une imagination qu'il s'est mise en tête... jamais, au contraire, je n'ai été plus gai et plus heureux qu'en ce moment.

LE COMTE.

Parce qu'il a une grande puissance sur lui-même... mais vous allez voir, comtesse, s'il vous dit toute la vérité... Imaginez-vous d'abord qu'il est amoureux.

LA COMTESSE.

Ah!

LE COMTE.

Comme un fou!

LE CHEVALIER, *à part.*

Où diable veut-il en venir?

LE COMTE.

Ensuite, vous ignorez peut-être que le chevalier a une sœur?

LA COMTESSE, *avec un commencement d'inquiétude.*

Ah! monsieur le chevalier a une sœur?

LE COMTE.

Oui, qui est au couvent; et comme le chevalier est un excellent frère, il allait très-souvent voir cette sœur... Or, il est arrivé que cette sœur a une amie qui s'appelait mademoiselle... mademoiselle... Comment s'appelait-elle donc, chevalier?

LE CHEVALIER.

Mais je ne sais, je ne comprends pas.

LE COMTE.

Le nom n'y fait rien... Bref, tant il y a que le chevalier, qui est très-inflammable, n'a pu voir cette amie sans l'adorer.

LE CHEVALIER.

Je vous prie de croire, madame la comtesse, qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'il vous dit là.

LE COMTE.

Chevalier, je te préviens que la comtesse sait à quoi s'en tenir là-dessus... N'est-ce pas, comtesse?

LA COMTESSE.

Monsieur le comte, je sais que vous êtes incapable de me tromper.

LE COMTE.

Tu vois bien, chevalier, que la comtesse me rend plus de justice que toi; et cependant elle ne me connaît que depuis hier, tandis que toi, tu me connais depuis dix ans... Si bien que pour en finir, un jour le chevalier a appris que celle qu'il aimait, fiancée depuis je ne sais combien de temps à je ne sais quel comte... allait quitter le couvent et se marier... Est-ce que ce n'est pas cela, chevalier?

LE CHEVALIER.

Je t'écoute et j'attends, car je ne sais où tu en veux venir.

LE COMTE, *à la Comtesse prête à défaillir.*

Mais asseyez-vous donc, comtesse; vous serez mieux.

LA COMTESSE.

Vous avez raison, j'étouffe!

LE COMTE.

Grand désespoir, comme vous comprenez bien; larmes répandues, promesses faites, sermens échangés, enfin tout ce qui est d'usage en pareille circonstance... Néanmoins, il fallut se quitter... ce fut un moment terrible, et dont vous pouvez vous faire une idée, madame. Bref, le mariage eut lieu, le pauvre chevalier pensa en mourir... et maintenant encore, tenez, tenez, regardez-le, comtesse, il n'en est pas remis.

LE CHEVALIER.

Oui, tu as raison, je ne me sens pas bien... j'ai besoin d'air.

LE COMTE, *l'arrêtant.*

Allons donc, chevalier, du courage! heureusement que le mari, voyez un peu comme cela se rencontre!... heureusement, dis-je, que le mari était des amis les plus intimes du chevalier, de sorte que tout amoureux qu'il était, Valclos n'a point perdu la tête... Oh! le chevalier tel que vous le voyez, madame, et tout décontenancé qu'il est à cette heure, est homme de res-

sources... il est venu faire son compliment au mari, et l'a prié de le présenter à sa femme, ignorant que le mari savait tout. Vous comprenez, comtesse, la situation de ce pauvre chevalier quand il s'est aperçu qu'il était découvert?

LA COMTESSE, *toute tremblante.*

Et... et qu'a fait le mari?

LE COMTE.

Ce qu'a fait le mari?... Mais le mari est homme de bon goût... il s'est conduit comme se conduisent en pareilles circonstances les gens du bel air... il n'a pas voulu se donner le ridicule de faire de la jalousie; d'ailleurs, il sait que cela ne remédie à rien; il a pensé que les bons procédés valent mieux en pareille cas qu'une scène ridicule... il a seulement fait voir à ceux qui voulaient le tromper, qu'il n'était pas leur dupe. Puis, comme il avait affaire par la ville, il a pris son chapeau, et les a laissés tranquillement ensemble, s'en rapportant à la loyauté de l'un et à la délicatesse de l'autre... et s'ils abusent de sa confiance, s'ils le trompent... eh bien! s'ils le trompent, ma foi, tant pis pour eux. Voilà ce qu'il a fait le mari!...

Il sort en les saluant.

SCENE VI.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE.

LE CHEVALIER, *tombant dans le fauteuil en face de celui où est assise la Comtesse.*

Mais cet homme a donc un démon familier qui vient lui conter ce qui se passe dans le cœur des gens?

LA COMTESSE.

Je n'ai rien à dire pour vous, chevalier; mais quant à moi, je sais que je n'ai point à me plaindre; j'ai bien mérité cela!

LE CHEVALIER.

Pardon, mais cela me passe, comtesse; et com-

ment avez-vous pu, je vous prie, mériter une pareille algarade?

LA COMTESSE.

Comment, chevalier? en oubliant aujourd'hui sa bonté d'hier.

LE CHEVALIER.

Et qu'a-t-il donc fait de si merveilleux?

LA COMTESSE.

Ce qu'il a fait, chevalier!... il m'a vue les larmes aux yeux, toute tremblante, pâle, comme si j'allais mourir; il a eu pitié de moi... et cependant il était le maître, j'aurais eu beau implorer, prier... s'il avait voulu, je lui appartenais... Non, au lieu de cela il a respecté mon appartement comme celui d'une sœur.

LE CHEVALIER.

Ah! vous croyez, comtesse, que c'est par générosité que le comte a fait avec vous le Bayard?

LA COMTESSE.

Sans doute, je le crois.

LE CHEVALIER.

Eh bien! détrompez-vous, madame : l'aveuglement de sa part est grand, mais n'importe... il faut que vous le sachiez, car toute incroyable qu'elle paraisse, la chose n'en est pas moins vraie... c'est par indifférence pour vous.

LA COMTESSE.

Par indifférence pour moi?

LE CHEVALIER.

Et je devrais même ajouter par amour pour une autre.

LA COMTESSE.

Pour une autre!... En effet, je me rappelle...

LE CHEVALIER.

Est-ce qu'on vous aurait laissé ignorer par hasard qu'il est en sentiment avec une belle marquise?

LA COMTESSE.

Non... car il me l'avait dit hier lui-même... mais,

c'est singulier... hier j'y avais fait attention à peine et je l'avais presque oublié.

LE CHEVALIER.

Et maintenant où croyez-vous qu'il soit ?

LA COMTESSE.

Mais, comment voulez-vous que je devine, moi? je ne sais.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! il est près d'elle.

LA COMTESSE.

Qui vous l'a dit?

LE CHEVALIER.

Cette lettre qu'il a reçue...

LA COMTESSE.

Eh bien?

LE CHEVALIER.

Eh bien ! c'est le coureur de la marquise qui l'a apportée.

LA COMTESSE.

Ah ! vous supposez cela.

LE CHEVALIER.

Je ne suppose rien... Quand Jasmin est entré, j'ai reconnu la livrée à travers la porte... cerise et argent.

LA COMTESSE.

Chevalier, est-ce que vous connaissez cette marquise?

LE CHEVALIER.

La marquise d'Esparville ?

LA COMTESSE.

Ah ! elle se nomme la marquise d'Esparville.

LE CHEVALIER.

Vous me demandez si je la connais... mais c'est une de nos femmes les plus à la mode.

LA COMTESSE.

Vraiment!... Chevalier, répondez-moi comme si je n'étais pas une femme... Est-ce qu'elle est jolie?

LE CHEVALIER.

Mais comme cela... une certaine mine chiffonnée dont la mobilité fait tout le charme.

LA COMTESSE.

Blonde, brune?

LE CHEVALIER.

Blonde.

LA COMTESSE.

Les yeux bleus ou noirs?

LE CHEVALIER.

Les yeux bleus.

LA COMTESSE.

C'est très-joli des yeux bleus... Est-ce que vous aimez les blondes, chevalier?

LE CHEVALIER.

Oh! est-ce à vous à me faire pareille question, comtesse?

LA COMTESSE.

C'est juste... pardon... De l'esprit sans doute?

LE CHEVALIER.

Du jargon tout au plus.

LA COMTESSE.

Cela vaut quelquefois mieux.

LE CHEVALIER.

Ajoutez à cela, comtesse, une coquetterie qui fait qu'elle n'a qu'à vouloir pour rendre les gens amoureux d'elle.

LA COMTESSE.

Vraiment!... Dites-moi, chevalier... la coquetterie est donc un bien grand attrait pour les hommes?

LE CHEVALIER.

Hélas! il faut bien l'avouer... pour le plus grand nombre, c'est tout.

LA COMTESSE.

Est-ce que je suis coquette, moi?

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

LE CHEVALIER.

Vous... vous coquette !... oh ! par exemple, est-ce que je vous eusse aimée comme je vous aime si vous eussiez été coquette ?... Non, ce qui m'a séduit en vous, au contraire, c'est cette naïveté, cette candeur... cette pureté qui fait de votre personne quelque chose de miraculeusement céleste... Vous coquette... comtesse... oh ! non, non, Dieu merci.

LA COMTESSE.

Je voudrais être coquette.

LE CHEVALIER.

Et pourquoi faire ?... Laissez cela aux femmes qui en ont besoin pour être aimées... Vous, demander des secours à l'art, tandis que tous les enchantemens de la nature sont à vos ordres... vous, recourir aux manéges, tandis que chez vous la simplicité est déjà si dangereuse... oh ! mais ce serait vouloir que tous les hommes en mourussent d'amour et toutes les femmes de jalousie.

LA COMTESSE.

Plaît-il ?

LE CHEVALIER.

Allons... voilà votre esprit qui voyage au troisième ciel : permettez-moi, comtesse, de le rappeler sur la terre... j'y gagnerai peut-être qu'il s'occupe un peu de moi, qui, par malheur, n'ai point ses ailes.

LA COMTESSE.

De vous... mais il en est fort occupé, je vous assure... seulement, chevalier, vous comprenez qu'après ce qui s'est passé tout-à-l'heure... après la confiance que le comte nous a montrée... après sa conduite généreuse envers moi, je ne puis plus vous permettre de me parler de votre amour... je saurai que vous m'aimez, vous saurez que je vous aime... la promesse que je vous ai faite, j'espère la tenir, d'autant mieux que... comme vous l'avez dit, le comte est engagé ailleurs...

Eh bien ! mais... n'est-ce pas plus que vous n'eussiez osé espérer hier; et cette union des âmes que vous m'avez tant vantée, n'est-elle point assez éthérée pour se passer de la parole?

LE CHEVALIER.

Grand Dieu ! comtesse... et de quoi donc pourrai-je vous parler, si je ne vous parle pas d'amour ?

LA COMTESSE.

Et de quoi donc parlez-vous aux autres femmes ?

LE CHEVALIER.

Aux autres femmes, c'est différent... j'ai mille choses à leur dire... je ne les aime pas... tandis qu'à vous je n'en ai qu'une seule... je vous aime...

LA COMTESSE.

Encore, chevalier...

LE CHEVALIER.

Eh bien! non... je ferai tout ce que vous voudrez... mais les yeux... en sont-ils...

LA COMTESSE.

Oh! je ne veux pas trop exiger en un jour!

LE CHEVALIER.

Vous êtes adorable !

LA COMTESSE.

Maintenant, chevalier, que nous voilà bien d'accord, ne trouvez-vous point... non pas pour moi, mais pour les autres, pour mes gens, par exemple... pour le comte, s'il venait à rentrer, qu'une première visite deviendrait inconvenante en se prolongeant plus longtemps... Je ne vous renvoie pas... vous connaissez le monde mieux que moi qui ne suis qu'une provinciale ; j'en appelle à vous-même : vous ne voudriez pas me compromettre ?

LE CHEVALIER.

Oh ! Dieu m'en garde... Mais quand vous reverrai-je?...

LA COMTESSE.

Demain... après-demain... quand vous voudrez, la porte de l'hôtel vous est toujours ouverte.

LE CHEVALIER.

Ah! comtesse... peut-être eût-il mieux valu pour moi qu'elle me fût fermée.

LA COMTESSE.

Que dites-vous là?

LE CHEVALIER.

Je dis que ce n'est point ainsi que vous me disiez adieu à travers les grilles du parloir...

LA COMTESSE, *lui tendant la main.*

Allons, tenez...

LE CHEVALIER, *tristement.*

Adieu, Louise!... au revoir, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

A demain...

SCENE VII.

LA COMTESSE, *seule*, *puis* MARTON.

LA COMTESSE, *s'asseyant. Après une pause.*

Marton... Marton...

MARTON, *entrant.*

Madame la comtesse?

LA COMTESSE.

Venez.

MARTON.

J'espère que madame la comtesse est bien heureuse?

LA COMTESSE.

Heureuse! et de quoi, Marton?

MARTON.

Eh bien! mais est-ce que monsieur le chevalier ne sort point d'ici?

LA COMTESSE.

Ah! oui, tu as raison, Marton, et cela m'a fait un bien grand plaisir de le revoir.

MARTON.

Mon Dieu ! que voilà un bien grand plaisir froidement exprimé...

LA COMTESSE.

Que veux-tu ! je m'exprime comme je sens.

MARTON.

Mais je me rappelle qu'au couvent madame la comtesse n'en parlait point ainsi.

LA COMTESSE.

Au couvent, c'était autre chose, Marton... au couvent... je n'avais nul plaisir... nulle distraction... au couvent je ne voyais que lui... et il était bien naturel que toutes mes imaginations se reportassent sur lui...

MARTON.

Oui, tandis qu'ici vous comparez, et ce pauvre chevalier perd à la comparaison.

LA COMTESSE.

Mais non, Marton... tu te trompes, je t'assure... et j'aime toujours fort Valclos... mais tous les jours ne sont point pareils ; il y en a où l'on est mal disposée. Hier, par exemple, eh bien ! hier, ce pauvre chevalier m'intéressait au suprême degré.

MARTON.

Et aujourd'hui ?...

LA COMTESSE.

Aujourd'hui, Marton... est-ce ma faute s'il a été maladroit... s'il s'est mis dans une position ridicule, et si pour s'en tirer... il est venu tout brutalement me parler d'une chose qui, au lieu de flatter mon esprit, a blessé mon amour-propre ? Je sentais le tort qu'il se faisait, Marton ; mais son mauvais génie était là qui le poussait... Je l'interrogeais... et tout en l'interrogeant j'aurais voulu lui dire : Mais, chevalier, taisez-vous... chevalier, ne me répondez pas... tenez-vous en repos ; pour Dieu, vous vous perdez... C'eût été une charité que de le lui dire ; mais, que veux-tu ! ma curiosité l'a

emporté, je n'en ai pas eu le courage et je l'ai laissé aller...

MARTON.

Comment! il est resté près de vous à vous parler d'autre chose que de son amour?

LA COMTESSE.

Ah! mon Dieu si, il m'en a parlé de son amour, et trop même. Qu'est-ce qu'un homme toujours tendre... toujours les mains jointes... toujours vous regardant avec passion, toujours exigeant que vous le regardiez de même, qui fait à votre cœur une querelle de la moindre distraction de vos yeux?... Mais cela fatigue à la fin, Marton... Peut-on sans cesse dire : Je vous aime... Quand on en a envie... eh bien! on le dit; mais à force de le dire, l'envie se passe, et nous nous le sommes tant dit, que l'envie s'en est un peu passée. Maintenant il faut attendre qu'elle revienne.

MARTON.

Ah! je vois que madame la comtesse aime le chevalier raisonnablement.

LA COMTESSE.

Je ne l'aime encore que trop, Marton... car enfin, mon amour pour lui est un amour coupable; aussi... tiens, je ne veux plus en parler! parlons d'autre chose...

MARTON.

Et de quoi madame veut-elle que nous parlions?

LA COMTESSE.

Je voudrais te demander, Marton...

MARTON.

Quoi?

LA COMTESSE.

Mais tu ne sais peut-être pas la chose que je veux te demander?

MARTON.

Que madame dise toujours... je sais bien des choses.

LA COMTESSE.

Marton, qu'est-ce que c'est que la coquetterie?

MARTON.

Oh! madame m'attaque par mon fort... La coquetterie... c'est l'art de rendre amoureux les gens qui ne le sont pas, et de rendre fous les gens qui sont amoureux.

LA COMTESSE.

Marton, c'est justement cela qu'il me faut.

MARTON.

Eh bien! voyez donc comme c'est heureux que nous ayons la chose sous la main.

LA COMTESSE.

Et que faut-il faire pour être coquette, Marton?

MARTON.

Oh! d'abord, il y a des personnes qui n'ont rien à faire pour cela, et qui sont coquettes naturellement.

LA COMTESSE.

Celles-là sont bien heureuses... Mais enfin, celles qui ne le sont pas?

MARTON.

Eh bien! il faut qu'elles étudient. D'abord, la coquetterie se divise en plusieurs branches: la première, c'est le caprice... il ne faut jamais aimer huit jours la même chose.

LA COMTESSE.

Mais on n'est point maîtresse de son cœur, Marton.

MARTON.

Eh! qu'est-ce que le cœur a à faire là-dedans?... je ne vous parle pas des hommes, je vous parle des choses... je vous parle robes, bijoux, dentelles, voitures... Tenez, par exemple, à propos de voitures... il s'en est arrêté une hier sous les fenêtres de madame... mais une voiture!...

LA COMTESSE.

Il me semble qu'il y en a plein les remises de voitures... j'en ai vu bon nombre en passant.

MARTON.

Oh !... pas comme celle-là... Imaginez-vous le plus délicieux attelage... quatre chevaux isabelle et un coureur cerise et argent.

LA COMTESSE.

Eh bien ! à quoi tout cela sert-il ?

MARTON.

Cela sert... à ce que la voiture attire d'abord les regards ; que les regards vont de la voiture à celle qui est dedans ; que si elle n'est que bien elle semble jolie, et que si elle est jolie on la trouve charmante... puis on en parle le soir dans les cercles, on dit : « Avez-vous vu passer la baronne ou la comtesse une telle ? Oh ! quelle délicieuse voiture elle avait ! » Ceux qui l'ont vue font chorus, ceux qui ne l'ont pas vue ont envie de la voir. Et avant qu'une voiture élégante et une jolie femme n'aient été vues de tout Paris, il se passe huit jours au moins pendant lesquels on en parle... Au bout de huit jours on invente autre chose, et voilà le moyen de tenir sans cesse ses rivales en transes et ses adorateurs en haleine.

LA COMTESSE.

Marton, j'aurai un attelage isabelle et un coureur cerise pour aller demain aux Champs-Élysées.

MARTON.

Oh ! faites cela, madame ; vous verrez que vous vous en trouverez bien.

LA COMTESSE.

Mais enfin, Marton, ce n'est pas le tout pour être coquette que de changer de voiture tous les huit jours.

MARTON.

Il y a encore l'article diamans.

LA COMTESSE.

Oh ! les diamans... j'en ai autant et d'aussi beaux que qui que ce soit au monde.

MARTON.

Eh! mon Dieu! madame, ce n'est pas leur beauté, ce n'est pas leur nombre qui frappe... c'est la manière dont ils sont montés... Une rose qui sort des mains de tel orfèvre à la mode... des mains de Josse, par exemple... fait plus d'effet que le régent.

LA COMTESSE.

Eh bien! avant huit jours je ferai remonter tous mes diamans par Josse, j'en achèterai de nouveaux chez lui... Mais, Marton, tu ne me parles là que des choses matérielles...

MARTON.

Oh! pour l'esprit... c'est autre chose... Tenez, par exemple, nous sommes dans un excellent moment pour avoir de l'esprit... Après-demain bal masqué.

LA COMTESSE.

Oh! que je voudrais voir un bal masqué, Marton!

MARTON.

Peste! je le crois bien... c'est là que madame brillerait... elle qui à visage découvert a de l'esprit comme un ange, sous le masque elle en aurait comme un démon.

LA COMTESSE.

Marton, j'irai au bal masqué. Voyons, qu'y a-t-il encore à faire?

MARTON.

Dans tous les cas conserver une grande puissance sur soi-même, feindre auprès de celui qu'on aime, et dont on voudrait être aimée, l'indifférence la plus parfaite. Et même il n'y a pas de mal d'afficher du goût pour un autre.

LA COMTESSE, *tristement.*

O Marton! cela ne réussit pas toujours.

MARTON.

Ah! parce que tous les caractères ne sont pas pareils... Quand l'indifférence échoue, eh bien! alors il

faut essayer de la jalousie. Madame la comtesse a-t-elle des dispositions à être jalouse?

LA COMTESSE.

Oui, Marton... oui...

MARTON.

Eh bien! alors tout ira à merveille.

LA COMTESSE.

Tu crois?

MARTON.

Rapportez-vous-en à mon expérience.

LA COMTESSE.

Tu es donc coquette, toi, Marton?

MARTON.

Oh! avec férocité.

LA COMTESSE.

Vrai?

MARTON.

En petit, malheureusement... tout le monde n'a pas le bonheur de naître grande dame. Mais, c'est égal! j'ai vu des gens bien malades de ma façon.

LA COMTESSE.

Mais c'est de la cruauté cela...

MARTON.

Oh! que madame se rassure... jamais personne n'en est mort.

LA COMTESSE.

Et cela t'a toujours réussi?

MARTON.

Toujours.

LA COMTESSE.

Marton, je veux être coquette.

MARTON.

Oh! mais ce pauvre chevalier, vous ne voulez donc pas qu'il en réchappe?

LA COMTESSE.

Et qui te dit que c'est avec le chevalier?

MARTON.

Comment! Mais si ce n'est point avec le chevalier, avec qui est-ce donc?

LA COMTESSE.

Avec qui? ceci est mon secret. Viens me coiffer, Marton...

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Même décoration.

SCENE Ire.

LE COMMANDEUR, JASMIN, *puis* MARTON.

JASMIN, *entrant avec le Commandeur.*

Vraiment, c'est vous, monsieur le commandeur, vous-même?

LE COMMANDEUR.

Ah ça! drôle, est-ce que tu me croyais déjà mort, avec tes exclamations?... Je te préviens que tu n'es pas porté sur mon testament.

JASMIN.

Fi donc! j'espère que monsieur le commandeur me rend plus de justice que de me supposer des sentimens si vulgaires.

MARTON, *entrant par la porte qui donne chez sa maîtresse.*

Ah! monsieur le commandeur, c'est vous; j'ai reconnu votre voix, et j'accours vous faire ma révérence... Monsieur le commandeur est donc tout-à-fait guéri?

LE COMMANDEUR.

Vous voyez, plus ingambe que jamais.

JASMIN.

Monsieur le commandeur est peut-être à jeun?

MARTON.

Monsieur le commandeur voudrait-il prendre quelque chose?

LE COMMANDEUR.

Mais, oui, volontiers; deux doigt de vin d'Espagne, avec un biscuit dedans.

JASMIN.

Marton, tu entends?

MARTON.

J'y cours.

LE COMMANDEUR.

Ah ça! mais, est-ce que pendant ce temps-là je ne pourrais pas toujours embrasser mon neveu?

JASMIN.

Monsieur le comte n'a pas encore sonné; mais si monsieur le commandeur désire que je le réveille...

LE COMMANDEUR.

Non pas, non pas! peste! je n'ai garde!... Ah! il dort encore, l'heureux coquin! Je comprends!...

Marton rentre avec un cabaret.

JASMIN.

Eh bien! non, non, c'est que monsieur le commandeur ne comprend pas.

LE COMMANDEUR.

Comment! je ne comprends pas?

JASMIN.

Pas le moins du monde.

LE COMMANDEUR.

Que veux-tu dire?

JASMIN.

Je veux dire que monsieur le commandeur arrive fort à propos.

LE COMMANDEUR.

Mais, que me chante donc ce garçon-là, mademoiselle Marton?

MARTON.

Hélas ! la plus pure vérité, monsieur le commandeur.

JASMIN.

C'est monsieur le commandeur qui a fait le mariage ?

LE COMMANDEUR.

Oui, pardieu bien, et je m'en vante.

JASMIN.

Eh bien ! il n'y a pas de quoi.

LE COMMANDEUR.

Monsieur Jasmin, vous oubliez toujours que de mon temps les valets attendaient qu'on les interrogeât; il se peut que cette habitude soit perdue à Paris, comme beaucoup d'autres; mais moi, qui habite la province, je l'ai conservée.

JASMIN.

Pardon, monsieur le commandeur; j'espère que monsieur le commandeur m'excusera.

LE COMMANDEUR.

C'est bien ! Je vous dis cela en passant, pour votre gouverne; maintenant, répondez : Que se passe-t-il ici ?

MARTON.

Ce qui se passe, monsieur le commandeur ?... ce qui se passe ?

LE COMMANDEUR.

C'est à monsieur Jasmin que je parle, mademoiselle...

JASMIN.

Il se passe que... (*On entend une sonnette dans la chambre à droite.*) Tenez, voilà monsieur le comte qui sonne...

On entend une sonnette dans la chambre à gauche.

LE COMMANDEUR.

Eh bien ! après ?

MARTON.

Tenez, voilà madame la comtesse qui appelle.

LE COMMANDEUR.

Mais, c'est monstrueux cela !

JASMIN.

Monsieur le commandeur sait tout maintenant.

LE COMMANDEUR.

Mais d'où cela vient-il?... Est-ce la faute de Candale? est-ce celle de Louise?... Mon neveu aurait-il de l'amour pour quelque autre?... ma nièce aurait-elle de l'aversion pour son mari?... Mais, mordieu! répondez donc!... vous parliez trop tout-à-l'heure, et voilà maintenant que vous ne parlez pas assez!

JASMIN.

Du temps de monsieur le commandeur, était-ce l'habitude que les valets se fissent les espions de leurs maîtres?

MARTON.

Monsieur le commandeur a des yeux, monsieur le commandeur a des oreilles, et s'il n'est pas comme les gens dont parle l'écriture, il verra et il entendra.

LE COMMANDEUR.

C'est bien, allez...

Marton sort.

LE COMTE, *dans la coulisse.*

Jasmin! Jasmin!

SCENE II.

LE COMMANDEUR, LE COMTE, JASMIN.

LE COMTE, *du seuil de sa porte.*

Mais que fais-tu donc, drôle, que tu ne viens pas quand je t'appelle?

JASMIN.

Monsieur le comte m'excusera, j'étais près de monsieur le commandeur.

LE COMTE.

Comment! vous ici, mon oncle!... Oh! mais voilà une excellente surprise que vous nous faites là.

LE COMMANDEUR.

Moi-même, mon cher.

LE COMTE.

Et tout-à-fait remis, à ce qu'il me semble?... Et depuis quand donc êtes-vous arrivé?

LE COMMANDEUR.

Mais, depuis un instant, tu le vois; je n'ai pas même pris le temps de changer d'habit, tant j'étais pressé.

LE COMTE.

Ah! ce cher oncle... Et l'on ne me prévient pas!... a-t-on jamais vu pareille chose?

LE COMMANDEUR.

Ne gronde personne, c'est moi qui n'ai point voulu qu'on te réveillât.

LE COMTE.

Alors, c'est différent... (*A Jasmin.*) Jasmin, veillez à ce que rien ne manque dans l'appartement de monsieur le commandeur, et faites prévenir madame la comtesse que notre oncle est arrivé.

SCENE III.

LE COMMANDEUR, LE COMTE.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! mon cher Candale, nous voilà donc réunis?

LE COMTE.

Oui, mon cher oncle, et à ma grande joie, je vous le jure.

LE COMMANDEUR.

Et à la mienne aussi. Voyons, tu dois avoir bien des choses à me dire?

LE COMTE.

Non pas que je sache, mon oncle... Ah! j'ai vendu Monsigny pour acheter Charville, qui était plus à ma convenance.

LE COMMANDEUR.

C'est une bonne acquisition.

LE COMTE.

Puis nous avons courre le cerf il y a huit jours,

avec Villequier et Brichanteau; j'ai eu trois chiens d'éventrés, les meilleurs, bien entendu, comme toujours.

LE COMMANDEUR.

Voilà tout?

LE COMTE.

Oui, ma foi!

LE COMMANDEUR.

Il ne s'est rien passé de plus nouveau?

LE COMTE.

Au moins, je ne me le rappelle pas.

LE COMMANDEUR.

Mais ton mariage?

LE COMTE.

Mon mariage? ce n'est point une chose nouvelle, mon cher oncle, puisqu'il était décidé depuis dix ans.

LE COMMANDEUR.

Enfin, ta femme?

LE COMTE.

Ma femme?

LE COMMANDEUR.

Oui, la comtesse.

LE COMTE.

Elle me paraît charmante, pleine d'esprit et belle à ravir.

LE COMMANDEUR.

Et comment êtes-vous ensemble?

LE COMTE.

Aux mieux, je crois.

LE COMMANDEUR.

A la bonne heure.

LE COMTE.

Seulement je vous dirai que je la crois tant soit peu capricieuse.

LE COMMANDEUR.

Bah! vraiment?

LE COMTE.

Oui.

LE COMMANDEUR.

Et qui te fait croire cela?

LE COMTE.

C'est qu'hier, comme je rentrais, Marton m'a remis un billet fort bien tourné, ma foi, et d'une petite écriture on ne peut plus coquette, dans lequel elle me demandait... devinez quoi?

LE COMMANDEUR.

Comment veux-tu que je devine?

LE COMTE.

Quatre chevaux isabelle et un coureur cerise.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! mais qu'y a-t-il d'étonnant à cela?... n'es-tu point assez riche pour lui passer cette fantaisie?

LE COMTE.

Eh! sans doute! aussi n'est-ce point le prix qui est un obstacle.

LE COMMANDEUR.

Alors, qu'est-ce donc?

LE COMTE.

C'est qu'elle a été choisir là justement les deux couleurs de la marquise... (*Le Commandeur écoute avec un étonnement croissant.*) que la marquise a acheté cet équipage hier, qu'elle compte aller pour la première fois aujourd'hui avec cet équipage au Champs-Élysées, et que si elle en voit un pareil à la comtesse, elle m'arrachera les yeux. Vous comprenez mon embarras... qu'elle me demande des choses que je puisse lui donner, qu'elle me demande huit chevaux alezans et deux coureurs pistache, elle les aura.

LE COMMANDEUR.

Et qu'est-ce que c'est que cette marquise?

LE COMTE.

La marquise d'Esparville...

LE COMMANDEUR.

La marquise d'Esparville?

LE COMTE.

Oui, une femme charmante!

LE COMMANDEUR.

Mais, dis-moi donc, entre nous, Candale, tu m'as l'air de l'aimer, cette marquise?

LE COMTE.

Je l'adore... Ah! pardon, mon oncle, mais vous êtes si bon que j'oublie toujours...

LE COMMANDEUR.

Comment! tu l'adores?... et si ta femme allait s'apercevoir de cette passion?

LE COMTE.

Elle la connaît, mon oncle.

LE COMMANDEUR.

Elle la connaît?

LE COMTE.

Sans doute.

LE COMMANDEUR.

Et depuis quand?

LE COMTE.

Attendez! combien y a-t-il que nous sommes mariés? il y a trois jours, n'est-ce pas? Eh bien! mais elle la connaît depuis trois jours; le soir même de notre mariage nous nous sommes fait toutes nos confidences.

LE COMMANDEUR.

Et qu'a-t-elle dit?

LE COMTE.

Qui?

LE COMMANDEUR.

La comtesse?

LE COMTE.

La comtesse m'a paru fort satisfaite.

LE COMMANDEUR, *le regardant en face.*

Tu deviens fou, Candale.

LE COMTE.

Moi, mon oncle?

LE COMMANDEUR.

Ou bien tu me trompes.

LE COMTE.

Foi de gentilhomme, je vous dis l'exacte vérité!

LE COMMANDEUR.

Mais en quel temps vivons-nous donc alors?... et c'est pour ne pas contrarier une coquette; car elle m'a l'air d'une franche coquette ta marquise, sais-tu bien?

LE COMTE.

Oh! cela, oui, elle l'est. Je n'ai jamais vu une personne plus occupée de sa toilette, elle en fait dix par jour. C'est la femme de Paris qui s'habille le plus souvent... et le moins possible...

LE COMMANDEUR.

Et c'est pour ne pas contrarier une coquette que tu refuses à ta femme une misère comme celle-là... la première chose qu'elle te demande peut-être?

LE COMTE.

Je ne la lui ai pas refusée encore, mon oncle; j'étais même fort embarrassé, je vous l'avoue, sur la manière dont je m'en tirerais; mais quand je vous ai vu, j'ai pensé que c'était la Providence qui vous envoyait à mon secours.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! je suis fort aise de vous dire, mon cher neveu, que vous vous êtes trompé. Faites vos commissions vous-même.

LE COMTE.

Vous me refusez?

LE COMMANDEUR.

Net.

LE COMTE.

Eh bien! j'en... j'en parlerai au chevalier alors; il arrangera cela, lui.

LE COMMANDEUR.

Comment! au chevalier?

LE COMTE.

Ah! c'est vrai. Vous ne le connaissez pas, le chevalier... mais c'est un fort gentil garçon... Valclos... un ami à nous, qui vient nous visiter tous les jours. Cela m'étonne même que nous ne l'ayons pas encore vu; c'est son heure.

UN VALET, *annonçant.*

Monsieur le chevalier de Valclos.

LE COMTE.

Eh! tenez, mon oncle, justement le voilà.

SCENE IV.

LE COMMANDEUR, LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE COMTE.

Eh! bonjour, chevalier. Sois le bien-venu.

LE CHEVALIER.

Bonjour, comte.

LE COMTE, *prenant Valclos par la main.*

Mon oncle, le chevalier de Valclos, un de nos bons amis. Chevalier, c'est notre oncle le commandeur, dont tu nous as si souvent entendu parler. Un ancien serviteur de Louis XIV, un vieil ami de madame de Maintenon. Je dis cela pour que tu saches devant qui tu parles, et que tu n'ailles pas nous raconter quelques-unes de tes fredaines.

LE CHEVALIER.

Croyez, monsieur le commandeur, que je me tiens pour fort honoré de faire votre connaissance.

LE COMMANDEUR.

Et moi, monsieur, c'est avec un grand plaisir... Mais, dites-moi donc, j'ai connu autrefois en Chypre un comte de Valclos.

LE CHEVALIER.

C'était mon père. Il y avait suivi, tout enfant, monsieur de Beaufort.

LE COMMANDEUR.

C'est cela même. Un homme d'honneur et de courage, monsieur, qui vous a laissé un beau nom à porter et un bel exemple à suivre.

LE COMTE.

Ah çà! chevalier, je t'attendais avec impatience.

LE CHEVALIER.

Vraiment?

LE COMTE.

D'honneur; j'ai un service à te demander.

LE CHEVALIER.

Un service? parle, mon cher, parle. Trop heureux si je puis t'être bon à quelque chose.

LE COMTE.

Imagine-toi que la comtesse s'est mis dans l'esprit que je devais lui donner aujourd'hui, pour aller aux Champs-Élysées, une voiture et un attelage nouveau, tandis qu'elle a déjà dix voitures sous la remise et vingt cheveaux dans l'écurie.

LE CHEVALIER.

Oh! cela n'est pas raisonnable.

LE COMTE.

Eh! voyez-vous, mon oncle, je ne le lui fais pas dire, il est de mon avis.

LE CHEVALIER.

Sans doute, et c'est un caprice cela.

LE COMTE.

Un vrai caprice... aussi, chevalier, je compte sur toi pour lui faire entendre raison.

LE CHEVALIER.

Sur moi?

LE COMTE.

Sans doute, sur toi.

LE CHEVALIER.

Mais comment veux-tu ?...

LE COMTE.

Comment je veux? est-ce que cela me regarde? Arrange cela comme tu l'entendras, mais qu'elle ne me parle plus de cet attelage, entends-tu, chevalier?

LE CHEVALIER.

Diable! c'est fort délicat ce que tu me demandes.

LE COMMANDEUR, *haussant les épaules.*

Tu vois bien que personne ne se chargera d'une pareille commission.

LE CHEVALIER.

Ah! ma foi, non.

LE COMTE, *au Commandeur.*

Mon oncle, vous m'excusez, n'est-ce pas?

LE COMMANDEUR. Comment donc!

LE COMTE, *tirant à part le Chevalier.*

Ah çà! mais, mon cher, permets-moi de te le dire, tu es étrange : j'achète un hôtel, tu t'impatronises dedans; je me marie, tu fais la cour à ma femme; je vois tout cela sans te tourmenter, sans te déranger, et tu veux que la première chose qu'elle me demande, ce soit moi qui la lui refuse, à cette pauvre comtesse! Mais cela ne se peut pas; comprends donc: du moment où tu aspires aux bénéfices, que diable! prends les charges, les uns ne vont pas sans les autres, je t'en avertis; et puisque ma maison est devenue la tienne, alors fais ton ménage, mon cher.

LE CHEVALIER.

Dam! tu sens bien que je suis à tes ordres; mais sous quel prétexte veux-tu que j'aille dire à la comtesse que tu lui refuses une voiture?

LE COMTE.

Ah! bien, il ne manquerait plus que cela, que je fusse encore obligé de te fournir le prétexte; tu as de l'esprit, mon cher, de l'imaginative, cherche, in-

vente, cela te regarde... (*Il revient au Commandeur.*)

LE COMMANDEUR.

Eh bien ?

LE COMTE.

Eh bien ! mon oncle, il s'en charge avec le plus grand plaisir, ce cher chevalier. Oh ! c'est un de ces amis solides et sur lesquels on peut compter, et quand vous le connaîtrez davantage... (*Tendant la main au Chevalier.*) vous l'apprécierez comme moi.

LE COMMANDEUR, *au Comte.*

Eh bien ! tu t'en vas ?

LE COMTE.

Sans doute. La comtesse va venir, et le chevalier, comme vous le savez, mon oncle, a quelque chose à lui dire en tête-à-tête. Je vous prierai même de les laisser un instant seuls, pour que cette diable d'affaire de voiture s'arrange à ma satisfaction.

LE COMMANDEUR.

C'est très-bien ! mais tu me permettras au moins d'embrasser ma nièce.

LE COMTE.

Pardieu ! c'est trop juste.

LE COMMANDEUR.

Je te reverrai, je présume ?

LE COMTE.

Oui, nous nous retrouverons toujours dans la journée, je l'espère.

SCENE V.

LE COMMANDEUR, LE CHEVALIER, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *après avoir suivi des yeux le Comte, qui sort.*

Oh ! bonjour, mon cher oncle; que je suis heureuse de vous voir ! Savez-vous que nous étions bien inquiets, au moins ?

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

LE COMMANDEUR.

Eh bien ! je viens te rassurer moi-même, mon enfant.

LA COMTESSE.

Oh ! c'est bien bon à vous. Et maintenant vous ne nous quitterez plus, n'est-ce pas?

LE CHEVALIER.

Madame la comtesse...

LA COMTESSE.

Ah ! bonjour, chevalier ; pardon de ne vous avoir point vu tout d'abord ; mais ce cher oncle...

LE CHEVALIER, *piqué.*

Comment donc ! mais c'est trop juste, et c'est moi qui ai à vous faire des excuses de l'indiscrétion que je commets en restant ainsi en tiers dans une scène de famille.

LA COMTESSE, *au Commandeur.*

Qu'a donc le chevalier, mon oncle? il a l'air tout piqué. A-t-il eu quelque chose avec le comte ?

LE COMMANDEUR.

Non, point; et tout au contraire, ils m'ont paru les meilleurs amis du monde.

LA COMTESSE.

C'est que comme le comte s'en est allé justement au moment où j'arrivais... Oh ! mon oncle, j'ai bien des choses à vous dire, allez.

LE COMMANDEUR.

Mais je commence à le croire, surtout si tu veux être franche. Eh bien ! tu me diras tout cela tout-à-l'heure.

LA COMTESSE.

Vous nous quittez déjà, mon cher oncle?

LE COMMANDEUR.

J'ai quelques ordres à donner.

LA COMTESSE.

Et vous revenez ?

LE COMMANDEUR.

Dans dix minutes. Te retrouverai-je seule ?

LA COMTESSE.

Mais je l'espère. Je tâcherai de congédier le chevalier.

LE COMMANDEUR.

Est-ce donc bien difficile?

LA COMTESSE, *embarrassée.*

Dam! mon oncle, c'est un ami du comte, et j'ai des ménagemens à garder avec lui.

LE COMMANDEUR, *à lui-même.*

Diable!... (*Haut.*) Au revoir, ma nièce.

LA COMTESSE.

Au revoir, mon bon oncle.

SCENE VI.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, *puis* LE COMMANDEUR.

LE CHEVALIER.

Je suis vraiment désolé, comtesse, d'avoir eu la maladresse de tomber chez vous dans un si mauvais moment... Mais j'avais à vous parler d'affaires sérieuses.

LA COMTESSE.

Qui vous concernent, chevalier?

LE CHEVALIER.

Non pas; car c'est pour un autre que je porterai la parole.

LA COMTESSE.

Et quel est cet autre?

LE CHEVALIER.

Le comte.

LA COMTESSE.

Mon mari!

LE CHEVALIER.

Votre mari, oui, madame.

LA COMTESSE.

Oh! vraiment, il choisit étrangement son ambassadeur; vous en conviendrez, chevalier.

LE CHEVALIER.

Hélas! il me croit plus d'influence sur vous que je

n'en ai, de là l'honneur qu'il me fait de me choisir pour son interprète.

LA COMTESSE.

Et d'où vient, s'il vous plaît, que le comte ne traite pas ses affaires lui-même?

LE CHEVALIER.

Parce qu'il est vraiment fort embarrassé à la première demande que vous lui faites... de...

LA COMTESSE.

Ah ! il est question de mon attelage, à ce qu'il paraît?

LE CHEVALIER.

Justement.

LA COMTESSE.

Et il me le refuse. Ah ! ce n'est point galant. Est-ce que vous ne trouvez pas, chevalier, que le comte a pour moi des procédés affreux?

LE CHEVALIER.

Affreux, c'est le mot. Cependant, comtesse, peut-être ne faudrait-il pas trop lui en vouloir avant de connaître la cause...

LA COMTESSE.

Vous l'excusez !... Ah ! c'est très-bien !...

LE CHEVALIER.

Je ne l'excuse pas, comtesse; mais il y a telle circonstance... LA COMTESSE.

Eh bien ! voyons cette circonstance !... Quel motif donne-t-il? parlez... mais parlez donc !...

LE CHEVALIER, *à part.*

Le diable m'emporte si je sais que lui répondre, moi.

LA COMTESSE.

J'attends cette excuse, ou plutôt ce prétexte.

LE CHEVALIER.

Mon Dieu, il n'a pas voulu me le dire... mais, je présume qu'il est un peu gêné.

LA COMTESSE.

Vraiment! le comte gêné! et comment cela?

LE CHEVALIER.

Oui, il a joué, je crois, et il a perdu.

LA COMTESSE.

Ah! au fait, je me rappelle, il m'a dit lui-même qu'il était joueur.

LE CHEVALIER.

Il vous l'a dit? Eh bien! c'est cela... il a joué... le joueur!

LA COMTESSE.

Ah! mon Dieu! Et croyez-vous qu'il ait perdu beaucoup?

LE CHEVALIER.

Quelque cinquante mille livres peut-être; de sorte que vous comprenez, au moment où il vient de renouveler sa maison, d'acheter cet hôtel... Bref, je le crois fort tourmenté.

LA COMTESSE.

Oh! vraiment! vous croyez le comte tourmenté?

LE CHEVALIER.

Pardon, si je vous avoue cela. Je ne voudrais pas, vous comprenez bien, comtesse, que ce que je vous dis en confiance revînt au comte.

LA COMTESSE.

Oh! soyez donc tranquille... c'est sacré, cela, chevalier! Ah! vous êtes un bon ami, et c'est bien à vous d'avoir consenti à me faire comprendre mes torts; je vous en estime davantage, si c'est possible. Et vous croyez vraiment qu'il est inquiet, malheureux, ce pauvre comte?

LE CHEVALIER.

Oh! littéralement il ne savait où donner de la tête.

LA COMTESSE.

Je le crois bien, quand il vient de me faire cadeau d'une magnifique corbeille. Oh! vous avez bien raison, c'était un caprice. Qu'ai-je besoin, moi, d'une voiture nouvelle et d'un autre attelage? Mon Dieu! j'avais de-

mandé cela comme j'aurais demandé autre chose. Je ne suppose jamais qu'on puisse manquer d'argent... j'en ai toujours, moi.

LE CHEVALIER.

Ainsi, vous renoncez à cette voiture?

LA COMTESSE.

Est-ce que j'ai quelque chose à vous refuser, chevalier ?

LE CHEVALIER.

Oh ! vraiment, vous êtes charmante !

LA COMTESSE.

Que vous savez bien l'empire que vous avez sur moi !

LE CHEVALIER.

A la bonne heure, je vous retrouve enfin! Oh! que vous me rendez heureux, comtesse! car cet empire dont vous parlez...

LA COMTESSE.

Eh bien?...

LE CHEVALIER.

Eh bien ! je commençais à craindre tout de bon de l'avoir perdu.

LA COMTESSE.

Oh! quelle folie !

LE CHEVALIER.

Oui, je vous ai trouvée si étrange hier...

LA COMTESSE.

Oh ! hier, comme c'est étonnant, n'est-ce pas? vous venez justement me parler de la marquise, quand vous savez que j'ai pour cette femme une antipathie...

LE CHEVALIER.

Mais non, je ne le savais pas, moi.

LA COMTESSE.

Alors, c'est que vous ne devinez rien.

LE CHEVALIER.

Eh bien! passe pour hier, j'ai eu tort; mais ce matin, comtesse, ce matin?

LA COMTESSE.

Après? ce matin...

LE CHEVALIER.

Oui, comment m'avez-vous reçu?

LA COMTESSE.

Moi, je vous ai mal reçu?

LE CHEVALIER.

Sans doute : à peine avez-vous fait attention à moi; j'ai cru que vous ne me verriez pas.

LA COMTESSE.

Oh! cette fois, chevalier, vous en conviendrez, la chose est bien naturelle : mon oncle arrivait à l'instant même.

LE CHEVALIER.

Ah! pardon; je ne savais pas que vous eussiez pour cet oncle une si merveilleuse affection.

LA COMTESSE.

Cependant, vous savez bien que le commandeur est mon second père.

LE CHEVALIER.

Oui, et à ce titre je me rappelle les larmes qu'il vous a fait verser lorsqu'il a exigé que vous épousiez Candale.

LA COMTESSE.

Il croyait faire mon bonheur, chevalier, et il faut tenir compte aux gens de l'intention.

LE CHEVALIER.

Mais savez-vous que j'ai grande envie d'être jaloux, comtesse?

LA COMTESSE.

Et de qui? de mon oncle?

LE CHEVALIER.

Non, mais de son neveu.

LA COMTESSE.

Eh bien! mais, chevalier, ne plaisantez point; vous n'auriez peut-être pas si grand tort.

LE CHEVALIER.

Je commence à le croire.

LA COMTESSE.

Le comte est fort agréable.

LE CHEVALIER.

Quoi! c'est aujourd'hui seulement que vous vous en apercevez?

LA COMTESSE.

D'un charmant caractère.

LE CHEVALIER.

Plein de soins, plein de complaisances... allant au-devant de tous vos désirs : témoin cet attelage que vous lui avez demandé.

LA COMTESSE, *vivement.*

Et que vous me refusez en son nom. Au moins il a eu le mérite de craindre de me contrarier; tandis que vous... oh! vous, vous n'avez pas hésité. Je vous en remercie. Mais pardon, j'aperçois mon oncle.

LE CHEVALIER.

Et il arrive à propos, n'est-ce pas, pour rompre un tête-à-tête qui commençait à vous peser ?

LA COMTESSE.

Chevalier !...

LE CHEVALIER.

J'attendrai pour vous présenter désormais mes hommages que vous soyez en meilleure disposition.

LE COMMANDEUR, *bas, à la Comtesse.*

Laissez-moi seul avec le chevalier.

LE CHEVALIER.

Adieu, comtesse; je vous obéis, je me retire.

LA COMTESSE.

Non, vous pouvez rester, monsieur, et c'est moi qui vous cède la place. Mon oncle, vous savez que je suis chez moi, que je vous ai vu à peine, et que j'aurai grand plaisir à vous revoir.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, *à part.*

Ah ! ça, mais c'est une dispute d'amoureux cela, ou e ne m'y connais pas.

LE CHEVALIER, *s'approchant de la porte.*

Permettez, monsieur le commandeur...

LE COMMANDEUR.

Pardon, chevalier, pardon.

LE CHEVALIER.

Je prie monsieur le commandeur d'agréer mes excuses ; mais il faut...

LE COMMANDEUR.

Un mot, je vous prie : si vous êtes pressé, j'irai vite. Chevalier, je vous vois aujourd'hui pour la première fois, mais j'ai connu votre père.

LE CHEVALIER.

Vous m'avez déjà fait l'honneur de me le dire, monsieur le commandeur.

LE COMMANDEUR.

Eh bien ! je vous le répète : votre père était un brave et loyal gentilhomme, monsieur, comme il y en avait encore beaucoup à cette époque, et comme il en reste bien peu aujourd'hui... qui surtout regardait l'amitié comme une chose sainte, et qui aurait cru commettre un crime en la trahissant.

LE CHEVALIER.

Pardon, monsieur le commandeur : mais vos discours me paraissent cacher une allégorie quelconque, et je suis désolé de vous dire que je ne la comprends pas.

LE COMMANDEUR.

Alors, je serai plus clair, chevalier; je dis que si votre père avait un ami, marié à une femme jeune et jolie, il eût respecté cette femme comme une sœur, par cela même qu'elle était la femme de son ami ; et

s'il avait eu le malheur d'aimer cette femme, comme cela aurait pu arriver, il aurait pris sur lui, voyant la confiance de son ami, de s'éloigner de la maison, et cela de lui-même, sans attendre qu'il y fût invité par quelqu'un de ces grands parens dont la mission est de voir ce que les autres ne voient jamais. Voilà ce qu'eût fait votre père, chevalier, et voilà ce qu'en digne fils de votre père, vous feriez, je crois, dans la même occasion. Vous me comprenez maintenant, n'est-ce pas? Eh bien! méditez sur ce que je vous dis là en passant... Adieu, chevalier...

Le Commandeur entre chez sa nièce.

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, *seul; puis* LE COMTE.

LE CHEVALIER.

Pardieu! si je comprends!... Eh bien! il paraît que tout le monde s'est donné le mot... Je vous demande un peu en quoi cela le regarde, ce bon commandeur?

Il va pour sortir.

LE COMTE.

Un instant, un instant, chevalier; et ma commission?

LE CHEVALIER.

Ta commission, elle est faite, et bien faite.

LE COMTE.

Ah!

LE CHEVALIER.

Oui; la comtesse a reconnu l'inutilité d'une voiture nouvelle, et elle y renonce.

LE COMTE.

Elle y renonce!... et comme une femme renonce à ce qu'elle désire, n'est-ce pas? avec force plaintes contre le tyran qui exige de pareils sacrifices.

LE CHEVALIER.

Mais non; je l'ai trouvée fort raisonnable, au con-

traire, et enchantée de faire quelque chose qui nous fût agréable.

LE COMTE, *un peu piqué.*

Ah! alors, tu en es content?

LE CHEVALIER.

Très-content!... mais je n'en dirai pas autant de tout le monde.

LE COMTE.

Comment cela?

LE CHEVALIER.

Ah! tu as un oncle!... Dis-moi donc, mon cher, tu ne m'avais pas prévenu de cet oncle-là... Est-ce que tu le gardes?

LE COMTE.

Le commandeur?... Eh bien! mais c'est un très-brave homme, un peu raide sur les principes, un peu sévère sur les mœurs, croyant toujours que les choses doivent se passer comme du temps du grand siècle et du grand roi; mais, d'ailleurs, m'aimant fort, et en toutes circonstances prenant mes intérêts comme un père.

LE CHEVALIER.

Oui, parbleu bien; j'ai vu cela. Mais je ne suis pas si heureux que toi; il paraît que je n'ai pas le bonheur d'être dans ses bonnes grâces, à ton oncle.

LE COMTE.

Comment donc?

LE CHEVALIER.

Oui, il m'a presque mis à la porte, mon cher.

LE COMTE.

Mis à la porte, toi?...

LE CHEVALIER.

C'est comme je te le dis.

LE COMTE.

Et pourquoi?

LE CHEVALIER.

Pourquoi? il prétend que je fais la cour à ta femme.

LE COMTE.

Tiens! ce cher oncle!

LE CHEVALIER.

Et que c'est immoral, et que je trahis l'amitié, et... que sais-je, moi! cent autres balivernes du même genre. Ah çà! pourquoi donc sort-il de sa province, comme cela sans dire gare?... S'il est d'un autre temps et d'un autre siècle, très-bien; qu'il reste avec ses aïeux et qu'il laisse leurs descendant tranquilles; avec sa grande perruque, son habit carré et ses souliers à talons, que diable! mon cher, ce n'est pas un oncle cela, c'est un portrait de famille; qu'il rentre dans son garde-meuble, et qu'on n'en entende plus parler.

LE COMTE.

Je te demande bien pardon. C'est un oncle, et la preuve, c'est que nous en héritons deux cent mille livres de rentes... de cet oncle... Ainsi, mon cher, te voilà prévenu; tâche de te tenir bien avec lui, parce que si vous vous brouillez, ma foi, tu comprends, quelque amitié que j'aie pour toi, quelques services que tu m'aies rendus et que tu espères me rendre encore, je serai forcé de me ranger de son côté.

LE CHEVALIER.

Comment! mon cher, si ton oncle exigeait que tu me fermasses ta porte, tu me la fermerais... à moi... ton meilleur ami? LE COMTE.

Ce serait à mon grand regret... mais que veux-tu?... tu saurais que ce n'est pas ma faute, que j'ai eu la main forcée... mais que je t'aime toujours.

LE CHEVALIER.

Allons, et de trois. Le seul sur lequel je croyais pouvoir compter, le voilà qui m'abandonne.

LE COMTE.

Heim!

LE CHEVALIER.

Rien ; je dis que je suis dans un mauvais jour. Adieu, Candale.

LE COMTE.

Adieu. Quand te reverrons-nous?

LE CHEVALIER.

Ma foi, je n'en sais rien ; ton oncle m'effraie.

LE COMTE.

Je tâcherai de faire ta paix avec lui. Adieu.

LE CHEVALIER.

Adieu.

SCENE IX.

LE COMTE, *puis* LA COMTESSE *et* LE COMMANDEUR.

LE COMTE.

Eh bien ! je le trouve adorable le chevalier de vouloir que je lui sacrifie mon oncle, un oncle qui prend mes intérêts à ce point-là. Allons donc !

LA COMTESSE, *entrant.*

Vous êtes seul ?

LE COMTE.

Malheureusement.

LA COMTESSE.

Pourquoi malheureusement ?

LE COMTE.

Parce que ce n'était pas moi que vous cherchiez sans doute?

LA COMTESSE.

Au contraire, monsieur, c'était vous-même.

LE COMTE.

Vraiment?... (*Indiquant un siége.*) Alors...

LA COMTESSE.

Non, non; j'ai des excuses à vous faire.

LE COMTE.

Des excuses, à moi !

LA COMTESSE.

J'ai été vous tourmenter d'un caprice... pardon.

LE COMTE.

Mais c'est moi qui suis vraiment plein de confusion d'être forcé de vous refuser une bagatelle comme celle que vous désiriez... Le chevalier a dû vous dire que pour toute autre chose...

LA COMTESSE.

Oh! non, rien maintenant; je voudrais seulement vous faire une question, comte.

LE COMTE.

Laquelle, comtesse? parlez.

LA COMTESSE.

Me regardez-vous comme votre amie?

LE COMTE.

Moi! sans doute.

LA COMTESSE.

Eh bien! alors, que je vous fasse un reproche. Quoi! vous me regardez comme votre amie, et vous ne me faites point part de l'embarras où vous vous trouvez!

LE COMTE.

L'embarras où je me trouve! De quoi est-il question?

LA COMTESSE.

Vous avez perdu au jeu, comte.

LE COMTE.

Moi?

LA COMTESSE.

Ne vous en cachez point, je ne suis pas le commandeur, et vous n'avez pas peur de moi, je l'espère; d'ailleurs ne m'avez-vous pas avoué que vous étiez joueur?

LE COMTE.

Vous dites donc que j'ai perdu au jeu?

LA COMTESSE.

Oui, et vous êtes gêné.

LE COMTE.

Dieu me damne, comtesse, si je comprends un mot à tout ce que vous me dites; mais allez toujours, j'adore les quiproquo.

LA COMTESSE.

De la fierté avec moi! avec une amie, qui voudrait expier la maladresse qu'elle a eue de vous tourmenter dans un pareil moment!

LE COMTE.

Ah! je comprends maintenant : c'est le chevalier qui pour obtenir...

LA COMTESSE.

Il ne faut pas lui en vouloir, comte... (*Lui passant la main sous le bras.*) Écoutez, j'ai là, au fond d'un sac à ouvrage, un millier de louis que ma tante y a glissés en me disant adieu, et que j'ai justement retrouvés ce matin; ce n'est pas grand'chose, je le sais; mais moi, j'ignore comment on trouve de l'argent... j'ai celui-là, je vous le donne.

LE COMTE.

Je vous laisse dire, parce que vous êtes charmante; mais Valclos pour se tirer d'embarras vous a fait un mensonge; il n'y a rien de vrai dans tout cela : je n'ai pas perdu au jeu, je ne suis pas gêné le moins du monde, et la preuve en est, tenez, c'est que s'il vous reste le moindre désir pour cette voiture, dites un mot, et je serai vraiment heureux de réparer ma faute...

Le Commandeur paraît.

LA COMTESSE.

Non, monsieur, je suis trop heureuse de vous faire un petit sacrifice.

LE COMTE.

Eh bien! je l'accepte, mais à la condition que vous me permettrez de vous en garder une grande reconnaissance.

LE COMMANDEUR, *à part.*

Si on ne dirait pas qu'ils s'adorent!... Ma parole d'honneur, je ne comprends plus rien aux ménages d'aujourd'hui!... Dites-moi, mes enfans, si je vous gêne?

LA COMTESSE.

O mon Dieu! non, mon oncle; vous savez que ma couturière attend, et que j'ai des robes à essayer; je vous laisse donc avec monsieur de Candale. Au revoir, mon oncle... (*Faisant la révérence.*) Monsieur...

LE COMTE.

Madame...

SCENE X.

LE COMTE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

Dis-moi donc, Candale, sans compliment, il me semble que je choisis mal mon heure, heim?

LE COMTE.

Pas du tout, mon oncle.

LE COMMANDEUR.

C'est que vous causiez là, ce me semble, ta femme et toi?

LE COMTE.

Nous causions d'affaires, d'argent; voilà tout.

LE COMMANDEUR.

Ah! voilà tout?

LE COMTE.

Mon Dieu, oui; d'honneur!

LE COMMANDEUR.

Voyons, Candale, consciencieusement, comment trouves-tu Louise?

LE COMTE.

Mais je vous l'ai déjà dit, mon oncle, je la trouve charmante.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! comment se peut-il que, la trouvant charmante, tu aies de pareils procédés envers elle?

LE COMTE. Quels procédés?

LE COMMANDEUR.

Mais ceux dont elle se plaint.

LE COMTE.

Ma femme se plaint de mes procédés!

LE COMMANDEUR.

O mon Dieu! elle ne se plaint pas, parce que c'est un ange; mais il est facile de voir la peine qu'ils lui font.

LE COMTE.

Ah! bah! mon oncle!

LE COMMANDEUR.

Je viens de causer avec elle; et sais-tu, vraiment, qu'elle m'a raconté des choses inouïes?

LE COMTE.

Ah! par exemple!... je voudrais bien savoir ce qu'elle vous a raconté, mon oncle.

LE COMMANDEUR.

Mais ta liaison avec la marquise, ton indifférence pour elle, cette pauvre enfant!

LE COMTE.

Ma liaison avec la marquise, mon indifférence pour elle... Elle vous a raconté cela?... et elle ne vous a pas dit le plus petit mot d'elle-même?

LE COMMANDEUR.

Pas un mot.

LE COMTE.

Elle ne vous a pas parlé du chevalier?

LE COMMANDEUR.

Du chevalier de Valclos? non.

LE COMTE.

Ah! elle est fort discrète, votre nièce.

LE COMMANDEUR.

Que veux-tu dire?

LE COMTE.

Je veux dire qu'elle ne vous a fait que la moitié de la confidence.

LE COMMANDEUR.

Qu'y a-t-il donc?

LE COMTE.

Eh bien! il y a, mon oncle, qu'avant de me connaître, ma femme connaissait Valclos.

LE COMMANDEUR.

Bah!

LE COMTE.

Il y a que le chevalier l'aimait, et qu'elle aimait le chevalier.

LE COMMANDEUR.

Et tu n'as pas fermé ta porte à Valclos?

LE COMTE.

Au contraire, je la lui ai ouverte à deux battans.

LE COMMANDEUR.

Tu as fait cela?

LE COMTE.

Sans doute.

LE COMMANDEUR.

Sachant que ta femme l'aimait... Mais que résultera-t-il de tout cela?

LE COMTE.

Il en résultera ce qu'il pourra, mon oncle.

LE COMMANDEUR.

Et le majorat?

LE COMTE.

Eh bien! le majorat?

LE COMMANDEUR.

Sans doute, le majorat : est-ce que tu te figures que je me soucie de constituer trente mille livres de rentes à un neveu qui ne serait qu'à moitié mon neveu? Oh! oh! je ne souffrirai pas un pareil scandale.

LE COMTE.

Pardieu! je voudrais bien savoir comment vous comptez l'empêcher?

LE COMMANDEUR.

Sois tranquille.

LE COMTE.

Mon oncle, j'espère que vous ne ferez rien qui me rende ridicule.

LE COMMANDEUR.

Ridicule! ah! voilà donc le grand mot lâché! voilà la crainte à laquelle on sacrifie réputation passée et bonheur à venir! Autrefois les maris étaient ridicules quand ils étaient trompés; il paraît que vous avez changé cela, vous autres?

LE COMTE.

Que voulez-vous, mon oncle? il faut bien se mettre à la mode.

LE COMMANDEUR.

Oui, n'est-ce pas? et votre mode à vous exige que l'on affiche des sentimens factices, et que l'on dissimule ses sentimens réels; que l'on méprise toutes les vertus que nos aïeux ont adorées, et que l'on adore tous les vices qu'ils méprisaient; que le caprice brise les liens de la religion, et le libertinage ceux de la société. La mode exige aujourd'hui qu'on s'épouse pour réunir deux fortunes, et non pas deux cœurs, pour perpétuer son nom et non pas sa race. Enfin, la mode exige qu'on ait une femme pour les autres, et des enfans qui ne soient à personne. Eh bien! j'en suis fâché, monsieur mon neveu, vous ne vous mettrez pas à cette mode-là, c'est moi qui vous le dis.

LE COMTE.

Mais, mon oncle, qu'allez-vous faire?

LE COMMANDEUR.

Cela me regarde : c'est moi qui ai fait le mal, c'est à moi de le réparer.

LE COMTE.

Mais enfin...

LE COMMANDEUR.

Tu m'as dit que ta femme aimait le chevalier?

LE COMTE.

Dam! vous avez pu en juger vous-même.

LE COMMANDEUR.

Tu m'as dit que tu adorais la marquise?

LE COMTE.

Le fait est que j'ai de l'attachement pour elle.

LE COMMANDEUR.

Tu m'as dit enfin que ma nièce et toi vous étiez mariés sans l'être?

LE COMTE.

Oh! pour cela, mon oncle, je peux vous en répondre, parole d'honneur!

LE COMMANDEUR.

C'est tout ce qu'il me faut. Adieu, Candale.

LE COMTE, *le suivant des yeux, après une pause.*

Adieu, mon oncle. Que diable va-t-il faire? Ma foi, nous verrons bien!...

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Même décoration.

SCENE Ire.

LA COMTESSE, MARTON.

LA COMTESSE, *entrant la première, suivie de Marton, qui porte un miroir.*

Non, Marton, cela est inutile, et tu n'y gagneras rien.

MARTON.

Regardez-vous seulement; c'est tout ce que je vous demande.

LA COMTESSE.

Non, laisse-moi; je suis maussade ce matin; j'ai mes vapeurs.

MARTON.

Rien qu'un coup d'œil, un seul, de côté si vous ne voulez pas de face.

LA COMTESSE.

Non, te dis-je, et tu m'impatientes; qu'ai-je besoin de me faire belle? si quelqu'un m'aimait, à la bonne heure.

MARTON.

Eh! mon Dieu, faites toujours; on ne sait pas ce qui peut arriver.

LA COMTESSE.

D'ailleurs, ce serait trop de besogne pour toi, ma pauvre Marton, après la nuit que j'ai passée...

MARTON.

Madame a passé une mauvaise nuit? allons donc, cela n'est pas possible.

LA COMTESSE.

Horrible! Marton; je n'ai pas dormi une seconde.

MARTON.

Vraiment?

LA COMTESSE.

Je n'ai fait que songer aux choses les plus extravagantes.

MARTON.

Eh bien! cela se voit sur votre visage, parole d'honneur.

LA COMTESSE, *avec langeur.*

Comment cela ne se verrait-il pas lorsque l'on souffre?

MARTON.

Dame, on est pâle.

LA COMTESSE.

Lorsqu'on ne dort pas...

MARTON.

On a les yeux battus.

LA COMTESSE.

Lorsqu'à chaque instant il vous prend des envies de pleurer...

MARTON.

Cela bouleverse toute la physionomie... Ah! madame a bien raison de ne pas vouloir se regarder.

LA COMTESSE.

Là, tu vois bien que tu es de mon avis.

MARTON.

Alors, emportons ce miroir, madame.

LA COMTESSE.

Heim!

MARTON.

Madame, voilà le miroir qui s'en va, je vous en préviens.

LA COMTESSE.

Marton!

MARTON, *s'arrêtant.*

Madame la comtesse?

LA COMTESSE.

Je suis donc bien horriblement changée, mon enfant?

MARTON.

A faire peur, madame.

LA COMTESSE.

Mon Dieu! mais il ne faut cependant pas chasser tout-à-fait les gens.

MARTON.

Allons donc!

Elle donne le miroir à la Comtesse qui se regarde.

LA COMTESSE.

Menteuse!

MARTON.

Le fait est que je crois que madame la comtesse a tout bonnement rêvé qu'elle ne dormait pas.

LA COMTESSE.

Non; et je t'assure que c'est vraiment un miracle que je ne sois pas plus défigurée.

MARTON.

Et d'où vient donc à madame cette grande inquiétude qui lui a fait passer une si mauvaise nuit?

LA COMTESSE *pose le miroir sur une table.*

Le sais-je moi-même?

MARTON.

Ne serait-ce point parce que madame la comtesse vit si isolée?

LA COMTESSE.

Oui, vraiment, Marton, je crois que c'est cela, et tu as deviné juste... Comprends-tu qu'après avoir été interrompu par mon oncle, au milieu d'une conversation... des plus intéressantes, le comte, en rentrant hier soir, n'ait point cherché à me rencontrer, n'ait point eu l'idée de me dire une seule parole?

MARTON.

Oh! si fait, madame.

LA COMTESSE.

Comment cela, Marton?

MARTON.

Monsieur le comte est venu frapper à votre porte.

LA COMTESSE.

A ma porte?... Et à quelle heure?

MARTON.

A dix heures.

LA COMTESSE.

Si tard que cela, Marton?

MARTON.

Aussi, je n'ai eu garde de le laisser entrer; je me rappelais les ordres de madame.

LA COMTESSE.

Mes ordres! Vous rêvez, ma chère!

MARTON.

Comment! madame la comtesse ne m'a pas dit positivement l'autre soir...

LA COMTESSE.

Ah! l'autre soir...

MARTON.

Pardon, mais je ne savais pas que depuis lors madame eût changé d'avis.

LA COMTESSE.

D'avis! et qui vous dit que j'ai changé d'avis, mademoiselle?

MARTON.

Je veux dire que j'ignorais que madame la comtesse attendît monsieur le comte à cette heure.

LA COMTESSE.

Moi! mais je n'attendais personne... Vous êtes étrange, savez-vous, avec vos suppositions?

MARTON.

Excusez-moi; je voulais dire seulement que si j'avais su que madame désirât recevoir monsieur le comte...

LA COMTESSE.

Désirât!... Mais, vraiment, vous avez des façons de dire inconcevables... Désirât! mais apprenez donc à mesurer vos paroles... Où avez-vous vu que je désirasse recevoir monsieur le comte?... Désirât! Ah! en vérité, vous semblez prendre à tâche de me dire les choses les plus inconvenantes. J'ai trouvé étonnant, oui, que monsieur le comte fût rentré sans s'informer de moi, sans me dire quelqu'une de ces paroles qu'on se dit même entre simples connaissances... mais il y a loin de là, vous en conviendrez, à désirer le recevoir; d'ailleurs, en supposant même que cela fût ainsi, cela s'explique tout naturellement; j'avais quelque chose à lui demander.

MARTON.

Eh bien! il y aura un petit retard, voilà tout, et cette chose, madame la lui demandera maintenant, car voici monsieur le comte lui-même.

LA COMTESSE.

C'est bien; allez-vous-en. (*Marton veut emporter le miroire.*) Mais non, laissez donc là ce miroir; qui vous dit de l'emporter?

MARTON.

O mon Dieu! mon Dieu! je n'ai jamais vu madame

de si méchante humeur; je ne croyais pas cependant que pour avoir suivi ses ordres...

LA COMTESSE.

Assez! je vous ai dit de vous en aller, allez-vous-en!

MARTON.

Je m'en vais, madame, je m'en vais.

LA COMTESSE.

Ah! je ne connais pas de femme de qualité plus mal servie que moi.

SCENE II.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE, *qui s'est arrêté sur le seuil de la porte.*

Vous grondez votre femme de chambre, madame; que je ne vous gêne point; on a besoin de temps en temps de vergeter ces espèces, n'est-ce pas? moi, tout-à-l'heure, j'ai pensé renvoyer Jasmin.

LA COMTESSE.

Mais qu'avait-il donc fait?

LE COMTE.

Ma foi! je serais fort empêché de le dire; mais ce que je sais, c'est que c'est un drôle, voilà tout.

LA COMTESSE.

Le fait est qu'on est bien malheureux de se trouver ainsi à la discrérion de gens qui vous font faire tout ce qu'on ne veut point, et qui vous empêchent de faire tout ce qu'on veut.

LE COMTE.

Ah! sous ce rapport vous auriez tort de vous plaindre, comtesse; car de votre côté vous avez une femme de chambre on ne peut plus fidèle, et qui exécute à la lettre les ordres que vous lui donnez.

LA COMTESSE.

Et comment cela?

LE COMTE.

Sans doute : hier, en rentrant, je sais, madame,

que c'était fort indiscret de ma part, mais, indiscret ou non, comme j'avais quelque chose à vous dire, j'ai essayé de vous voir... Bast ! porte close.

LA COMTESSE.

Mais, monsieur, si vous aviez insisté...

LE COMTE.

Insisté ! oh ! j'ai fait mieux que cela : j'ai prié, j'ai menacé, j'ai offert de l'argent; oui, par dieu ! C'est au point que l'on eût pu me prendre pour un amant, comtesse.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah ! Marton, tu me le paieras !... (*Haut.*) Que vouliez-vous me dire, monsieur ?

LE COMTE.

Mais je voulais vous parler de notre oncle.

LA COMTESSE.

Ah ! c'est vrai ; à propos, depuis hier nous ne l'avons pas vu : que devient-il donc ?

LE COMTE.

Ah ! voilà ce qu'il est impossible de savoir au juste, et ce que je crois deviner cependant : je présume qu'il est à Versailles.

LA COMTESSE.

Avait-il donc affaire à la cour ?

LE COMTE.

Non pas pour lui, que je sache.

LA COMTESSE.

Et pour qui donc ?

LE COMTE.

Mais pour nous.

LA COMTESSE.

Vous croyez ?

LE COMTE.

Eh ! eh ! j'en ai peur ; vous savez comme il prend tout au sérieux, notre oncle ?

LA COMTESSE.

Eh bien ?

LE COMTE.

Eh bien ! comtesse, il est désolé d'avoir fait un mariage aussi peu sympathique que l'est le nôtre.

LA COMTESSE.

Mais vous lui avez donc raconté?...

LE COMTE.

Dame, comtesse, vous lui aviez parlé de la marquise, vous ; j'ai bien été forcé, moi, de lui dire quelques mots du chevalier.

LA COMTESSE.

Mais encore, que peut faire le roi à cela?

LE COMTE.

Le roi ! il peut beaucoup, comtesse : il peut autoriser une séparation.

LA COMTESSE.

Une séparation !... Mais il me semble, monsieur le comte, qu'une pareille chose ne se fait point sans un grand scandale ?

LE COMTE.

C'est à quoi j'ai pensé tout d'abord, madame : une séparation est une résolution extrême, et comme notre position telle qu'elle est me paraît tolérable...

LA COMTESSE.

Sans doute ; quant à moi, comte, je sais que je ne désire pas en changer.

LE COMTE.

Eh bien ! alors, s'il en est ainsi, nous pouvons être parfaitement tranquilles ; car comme pour une séparation il faut le consentement mutuel !...

LA COMTESSE.

Ah ! il faut le consentement mutuel !

LE COMTE.

Oui, c'est de toute nécessité ; et... et comme... à moins que vous ne soyez disposée, madame, à donner le votre la première...

LA COMTESSE.

Oh! ne parlons pas de ces vilaines choses-là, monsieur.

LE COMTE.

Ce que j'en ai fait, madame, c'était seulement pour vous mettre sur vos gardes.

LA COMTESSE.

Je vous en remercie... (*Après un instant de silence.*) Que vous avez là une charmante garniture de boutons, monsieur le comte!

LE COMTE.

Mais comment donc la voyez-vous? vous me tournez le dos.

LA COMTESSE.

Dans ce miroir.

LE COMTE.

Pardon, mais je vous croyais occupée de quelque chose de mieux que de m'y regarder.

LA COMTESSE.

Ce n'est pas vous non plus que j'y regarde; mais vous êtes si près de moi, qu'en m'y voyant il faut bien que je vous y voie.

LE COMTE.

Ce sont des diamans montés par Josse.

LA COMTESSE.

Le fameux bijoutier; oui, cela se voit au goût... Savez-vous, comte, que j'ai grande envie de séduire votre valet de chambre?

LE COMTE.

Il n'est point besoin de cela; il est possible d'en trouver de pareils, madame.

LA COMTESSE.

Non, je parlais de ceux-là et non point d'autres; d'ailleurs, je veux réserver toute votre bonne volonté pour une chose que je compte vous demander.

LE COMTE.

Laquelle?

LA COMTESSE.

Oh ! vraiment, je n'ose vous la dire.

LE COMTE.

C'est me faire sentir le tort que j'ai eu hier envers vous, madame, et me mettre en retard pour le réparer.

LA COMTESSE.

Eh bien ! je voulais vous demander... mais vraiment, c'est une folie.

LE COMTE.

N'importe ; dites toujours.

LA COMTESSE.

Je voulais vous demander de me conduire au bal de l'Opéra.

LE COMTE.

Oh ! par exemple, je joue de malheur, comtesse !

LA COMTESSE.

Comment cela ?

LE COMTE.

Hier, voyant que je ne pouvais pas avoir l'honneur d'être reçu chez vous, et ne sachant que faire de ma soirée, j'ai été rejoindre quelques mauvais sujets de ma connaissance, avec lesquels j'ai pris un engagement pour cette nuit.

LA COMTESSE.

N'en parlons plus, monsieur ; c'est moi qui suis indiscrète, et j'aurais dû voir que vous aviez de ces projets sérieux qu'on ne sacrifie point à un caprice...

Elle fait un pas pour sortir.

LE COMTE.

Ah ! madame ! hier, refuser de me recevoir ; aujourd'hui, me quitter en boudant !

LA COMTESSE.

Et qui vous dit que je vous boude, monsieur ? c'est attacher à votre refus, croyez-moi, beaucoup plus d'importance qu'il n'en mérite, et surtout que je ne lui en accorde.

LE COMTE.

Excusez mon erreur, comtesse; mais ce désir d'aller à l'Opéra, si vivement exprimé par vous, pouvait être quelque chose de plus qu'un simple caprice.

LA COMTESSE.

Que vouliez-vous que ce fût, monsieur? Enfermée jusqu'ici dans un couvent, je n'avais jamais vu de bal masqué ; on m'a parlé de celui de l'Opéra comme d'une chose fort amusante, et j'étais curieuse d'y aller; voilà tout.

LE COMTE.

Ainsi, vous ne désiriez aller à ce bal que pour le bal lui-même?

LA COMTESSE.

Et pour quelle autre chose, s'il vous plaît, aurais-je désiré y aller?

LE COMTE.

Que sais-je moi?

LA COMTESSE.

Oh! dites, monsieur, dites...

LE COMTE.

Mais souvent on désire aller au bal pour y rencontrer quelqu'un.

LA COMTESSE.

Il me semble que si j'avais quelqu'un à voir, au lieu de chercher à rencontrer ce quelqu'un dans un bal, je profiterais de la liberté que vous me laissez de recevoir qui je veux ici.

LE COMTE.

Oui, mais si par hasard notre oncle, qui, comme vous le savez, comtesse, a l'habitude de se mêler des choses qui ne le regardent pas, avait considéré les visites de ce quelqu'un comme inconvenantes, et l'avait prié de les cesser, il se pourrait que ne voyant pas arriver ce quelqu'un à l'heure habituelle, vous eussiez trouvé cet ingénieux moyen.

LA COMTESSE.

Je vous remercîrais, monsieur, de l'honneur que vous faites à mon imagination, si le compliment n'était si médiocrement flatteur pour ma délicatesse, sur laquelle vous aviez cependant promis de vous reposer ; et je suis vraiment désolée que vous ne m'ayez retenue, quand je voulais me retirer tout-à-l'heure, que pour me faire maintenant une... une si méchante plaisanterie.

LE COMTE.

Pardon, madame, mais...

LA COMTESSE, *faisant une révérence.*

Monsieur!

LE COMTE, *saluant.*

Madame...

SCENE III.

LE COMTE, *seul.*

Comment! de la dignité! mais c'est donc une femme supérieure que ma femme... seulement elle n'a pas de chance. Elle me demande de la conduire à l'Opéra, juste au moment où, pour me raccommoder avec la marquise, qui m'a fait une querelle horrible d'avoir été hier aux Champs-Élysées de mon côté, j'ai été lui promettre d'être son cavalier ce soir. C'est égal, cela me fait de la peine. Cette pauvre comtesse!

SCENE IV.

LE COMTE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, *entrant, posant son chapeau et sa canne sur un fauteuil, au fond.*

Ah!

LE COMTE.

Ah! c'est vous, mon cher oncle?

LE COMMANDEUR.

Oui, c'est moi; et où en sommes-nous ici?

LE COMTE.

Ma foi, mon oncle, toujours au même point.

LE COMMANDEUR.

Alors, tu vois donc que j'avais raison, et que j'ai bien fait de prendre mes mesures.

LE COMTE.

Comment, mon oncle? ce que je supposais est donc la vérité?

LE COMMANDEUR.

Et que supposais-tu?

LE COMTE.

Que vous étiez allé à Versailles.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! tu supposais juste; j'y ai été, et j'ai vu le roi.

LE COMTE.

Et vous lui avez dit?...

LE COMMANDEUR.

Tout, en rejetant la faute sur moi, bien entendu; car c'est ma faute. Bref, sa majesté est au courant de votre position respective; elle a compris qu'un pareil mariage était non avenu, et m'a permis d'en poursuivre la séparation, promettant d'écrire de son côté à Rome pour en obtenir la nullité.

LE COMTE.

Et alors, mon oncle, qu'avez-vous fait?

LE COMMANDEUR.

Je suis revenu par chez mon procureur, qui dresse la demande.

LE COMTE.

Mais, permettez-moi de vous le dire, mon oncle, vous menez les choses avec une promptitude qui ne laisse pas aux gens le temps de se reconnaître.

LE COMMANDEUR.

Quand une pareille rupture est devenue indispensable, m'est avis, monsieur, que plus elle est prompte, moins elle est scandaleuse.

LE COMTE.

Cependant si nous ne pensions point ainsi, la comtesse et moi, il me semble que vous ne nous sépareriez pas malgré nous ! car enfin, il vous faut notre consentement.

LE COMMANDEUR.

Et vous oseriez le refuser?

LE COMTE.

Pourquoi pas?

LE COMMANDEUR.

Oui, n'est-ce pas, ce serait plus commode de demeurer ainsi. Je comprends, ou plutôt je ne comprends pas; car qui vous dit que de son côté la comtesse n'attende pas avec impatience cette rupture à laquelle, je ne sais pourquoi, ni dans quel but, vous vous opposez, vous? Qui vous dit que la comtesse, jeune et belle, soit dans la disposition de sacrifier sa vie tout entière à l'égoïsme d'un homme qui n'a eu jusqu'ici pour sa jeunesse et pour sa beauté que de l'indifférence et du mépris? pourquoi, sans être heureux, la condamnez-vous à être malheureuse? pourquoi, étant femme, la condamnez-vous à être veuve?... Avez-vous ce droit-là? la main sur la consience, l'avez-vous?

LE COMTE.

Du moment où vous croyez avoir des raisons de penser que votre nièce désire cette séparation, mon oncle, c'est autre chose; Dieu me garde de contraindre en rien ses sentimens; ce que madame de Candale fera, je le ferai.

SCENE V.

LE COMMANDEUR, *puis* LA COMTESSE.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! à la bonne heure, voilà ce qui s'appelle parler raison, au moins.

LA COMTESSE.

Ah! mon cher oncle! c'est vous; on m'avait pré-

venue que vous étiez rentré, et j'attendais avec bien de l'impatience que vous fussiez seul?

LE COMMANDEUR.

Et pourquoi cela, que je fusse seul?

LA COMTESSE.

Parce que je ne voulais pas venir ici tant que le comte y serait.

LE COMMANDEUR.

Ainsi, il n'y a pas entre vous le moindre rapprochement?

LA COMTESSE.

Tout au contraire, mon oncle; je ne comprends vraiment plus le comte. Ah! je suis bien malheureuse, allez.

LE COMMANDEUR.

Tranquillise-toi, mon enfant; tout cela aura un terme.

LA COMTESSE.

Ah! mon oncle, quel terme voulez-vous que cela ait?

LE COMMANDEUR.

Quel terme? votre liberté à tous deux, j'espère bien.

LA COMTESSE.

Notre liberté!... mais il est donc vrai que vous avez l'intention de nous séparer?

LE COMMANDEUR.

Dame! puisque je ne peux pas vous réunir, il faut bien prendre un parti.

LA COMTESSE.

O mon Dieu! mais, c'est une résolution bien terrible, savez-vous, que celle-là!...

LE COMMANDEUR.

Oui, si vous étiez restés des années ensemble, je comprends; oui, si l'un de vous aimait l'autre, je comprends encore. Mais il n'en est point ainsi; vous vous connaissez à peine, vous ne vous aimez pas, et il y a plus, chacun de vous en aime un autre.

LA COMTESSE.

O mon oncle!

LE COMMANDEUR.

Enfin, cela est-il, ou cela n'est-il pas? As-tu avoué au comte que tu aimais le chevalier, et le comte t'a-t-il avoué qu'il aimait la marquise?... Eh bien! vous serez libres chacun, de votre côté; vous serez heureux selon votre cœur. Si Candale aime toujours la marquise, elle est veuve, il pourra l'épouser. Si tu aimes toujours le chevalier... il est garçon, rien ne t'empêchera de devenir sa femme.

LA COMTESSE.

Moi la femme du chevalier, mon oncle! Oh! jamais! jamais!

LE COMMANDEUR.

Comment, jamais!

MARTON, *entrant par la porte du fond.*

Monsieur le commandeur, c'est votre procureur qui vous attend pour une affaire des plus pressées, à ce qu'il dit.

LE COMMANDEUR.

Très-bien, j'y vais. Au revoir, ma nièce.

LA COMTESSE.

Votre procureur, mon oncle!

LE COMMANDEUR.

Eh bien! oui, mon procureur. Et où est-il?

MARTON.

On l'a fait entrer dans l'appartement de monsieur le commandeur.

LE COMMANDEUR.

Au revoir, mon enfant; pense à ce que je t'ai dit; vois.

LA COMTESSE.

Oui, mon oncle.

SCENE VI.

LA COMTESSE, MARTON.

MARTON.

O mon Dieu! qu'est-il donc arrivé à madame la comtesse? elle a le visage tout bouleversé.

LA COMTESSE.

Il m'est arrivé, Marton, que d'après ton conseil j'ai demandé au comte de me conduire au bal de l'Opéra, et que le comte m'a refusé!...

MARTON.

Il vous a refusé? et sous quel prétexte?

LA COMTESSE.

Sous le prétexte qu'il avait un engagement pris avec deux de ses amis.

MARTON.

Et madame croit à la réalité de cet engagement?

LA COMTESSE.

Mon Dieu! je crois tout ce que l'on me dit, Marton.

MARTON.

Alors, madame la comtesse est bien heureuse!

LA COMTESSE.

Et comment cela, Marton?

MARTON.

Parce que c'est un grand bonheur que d'avoir une pareille confiance.

LA COMTESSE.

Tu penses donc que le comte m'a trompée, Marton?

MARTON.

Je pense que s'il avait dû aller au bal avec des amis, monsieur le comte aurait parfaitement trouvé le moyen de se dégager.

LA COMTESSE.

Et alors, tu crois que c'est... une femme que le comte conduit au bal?

MARTON.

Je le crois? j'en suis sûre.

LA COMTESSE.

Ah! Marton, les hommes! les hommes!...

MARTON.

Ah! oui, les hommes! madame la comtesse a bien raison!

LA COMTESSE.

Mais quand je pense qu'hier encore...

MARTON.

Eh bien ! hier ?...

LA COMTESSE.

En causant avec moi... Oh ! c'est bien mal !

MARTON.

Qu'a-t-il donc fait ?

LA COMTESSE.

Il me prenait les mains, Marton; il me regardait avec des yeux !...

MARTON.

Il vous prenait les mains !... il vous regardait avec des yeux !... Mais, il voulait donc séduire madame la comtesse ?... Oh ! le monstre !...

LA COMTESSE.

Et que le lendemain de ce jour-là !...

MARTON.

Eh bien ! comme c'est heureux que je lui aie fermé la porte !

LA COMTESSE.

Tu trouves que c'est heureux, Marton ?

MARTON.

Oh ! très-heureux !...

LA COMTESSE.

Marton, je voudrais bien savoir si c'est réellement avec la marquise qu'il va au bal ?

MARTON.

Il y a un moyen pour madame la comtesse de s'en assurer.

LA COMTESSE.

Lequel ?

MARTON.

C'est que madame la comtesse y aille elle-même.

LA COMTESSE.

Moi ?

MARTON.

Eh ! sans doute, vous. Monsieur le comte et madame la comtesse se sont donné chacun de leur côté liberté entière. Eh bien ! je ne vois pas pourquoi, puisque monsieur le comte profite de sa liberté, madame la comtesse ne profiterait pas de la sienne.

LA COMTESSE.

Mais, Marton, c'est qu'il me semble qu'une femme...

MARTON.

Ah ! je suis une femme aussi, moi, que je présume. Mais si l'on me faisait une pareille chose...

LA COMTESSE.

Que ferais-tu ?

MARTON.

Je n'en sais rien, mais je sais que celui qui me l'aurait faite n'en serait pas quitte à bon marché !

LA COMTESSE.

Enfin, en supposant que je fusse décidée à suivre ton conseil, je n'ai personne, moi, pour me conduire à ce malheureux bal.

MARTON.

Madame n'a personne ? Eh bien ! mais le chevalier, à quoi est-il donc bon ? Ce n'est pas la peine de le garder si on ne l'occupe pas à quelque chose !

LA COMTESSE.

Ah ! Marton, le chevalier... C'est impossible.

MARTON.

Et pourquoi ?

LA COMTESSE.

Parce que nous sommes brouillés à mort avec le chevalier.

MARTON.

Avec le chevalier ?

LA COMTESSE.

Oui, avec le chevalier.

MARTON.

Et à quel propos ?

LA COMTESSE.

Est-ce que j'en sais quelque chose? est-ce que je m'en souviens, moi?

MARTON.

Oh ! si madame n'en sait rien , si madame ne s'en souvient pas, ce n'est pas bien grave alors.

LA COMTESSE.

Si grave , qu'il est parti en disant qu'il ne reviendrait pas que je ne le rappelasse.

MARTON.

Vraiment, il a dit cela?

LA COMTESSE.

Ce sont ses propres paroles.

MARTON.

Eh bien ! il faut le rappeler alors.

LA COMTESSE.

Mais comment le rappeler ?

MARTON.

Comme on rappelle les gens... par un petit billet du matin... par trois lignes, par un mot.

LA COMTESSE.

Ah! ceci, Marton...

MARTON.

Dame ! qui veut la fin veut les moyens... Encore une fois, madame la comtesse tient-elle ou ne tient-elle pas à aller au bal?

LA COMTESSE.

Si j'y tiens , Marton?... oh ! oui , j'y tiens !

MARTON.

Eh bien ! que madame écrive donc !

LA COMTESSE.

Marton, il me semble que je fais mal.

MARTON.

N'en parlons plus alors... Chut! voici Jasmin ! Que madame me laisse cinq minutes seulement avec lui, et j'aurai probablement quelque chose à lui apprendre.

LA COMTESSE.

Eh bien ! d'après ce que tu me rapporteras, je prendrai mon parti... De la prudence !

MARTON.

Oh ! par exemple ! que madame soit tranquille.

SCENE VII.

MARTON, JASMIN.

JASMIN.

Que te recommandait tout bas ta maîtresse, Marton ?

MARTON.

De la prudence vis-à-vis de toi, Jasmin.

JASMIN.

Et à quel propos?

On sonne chez le Comte.

MARTON.

Elle désire savoir si le comte va au bal avec la marquise, et elle ne veut pas qu'il sache qu'elle y va avec le chevalier.

JASMIN.

Le comte va au bal avec la marquise.

MARTON.

Eh ! à la bonne heure donc !... Sais-tu que j'ai eu grand'peur un instant, Jasmin ?

JASMIN.

Oui, n'est-ce pas?... cela tournait d'une manière effroyable à la conjugalité.

MARTON.

Ce qui est une ruine.

JASMIN.

Je le crois pardieu bien : plus de secrets, plus de profits...

On sonne une seconde fois.

MARTON.

Jasmin, il me semble qu'on t'appelle...

Elle sort.

JASMIN.

J'y vais.

SCENE VIII.

LE COMTE, JASMIN.

LE COMTE, *entrant une lettre à la main.*

Jasmin!... Ah! te voilà!

JASMIN.

Monsieur le comte le voit, j'accourais.

LE COMTE.

Tu vas porter cette lettre à la marquise.

JASMIN.

Sans indiscrétion, monsieur le comte, est-ce qu'il aurait contre-ordre pour ce soir?

LE COMTE

Oui; cette pauvre comtesse m'avait prié de la conduire au bal, je le lui avais refusé d'abord; mais en y réfléchissant, ma foi, je trouve original de faire pour elle une infidélité à la marquise.

JASMIN.

Ah! c'est que j'ai peur que monsieur le comte n'arrive un peu tard.

LE COMTE.

Comment, un peu tard?

JASMIN.

Oui, je crois que dans l'intervalle madame la comtesse a pris d'autres arrangemens.

LE COMTE.

Quels arrangemens?

JASMIN.

Je ne sais pas bien précisément; mais monsieur le comte pourrait s'en informer.

LE COMTE.

C'est bien, va-t'en.

JASMIN.

Et la lettre?

LE COMTE.

Je la garde.

SCENE IX.

LE COMTE, *seul.*

La comtesse a pris d'autres arrangemens !... Que veut dire ce drôle? Serait-il question du chevalier?... Il serait possible !... Ah ! je ne veux pas être pris pour dupe; pardieu ! je verrai la comtesse, et je saurai...

Il va vers la porte, elle s'ouvre, Marton paraît.

SCENE X.

LE COMTE, MARTON.

MARTON, *cachant dans son corset une lettre qu'elle tient à la main.*

Ah !

LE COMTE.

Où allez-vous, Marton ?

MARTON.

Moi, je ne vais ni ne viens, monsieur le comte, je me promène.

LE COMTE.

Ah ! vous vous promenez !... et que teniez-vous à la main tout-à-l'heure ?

MARTON.

Moi, à la main ? est-ce que je tenais quelque chose ?

LE COMTE.

Vous teniez... (*Revenant à lui.*) Eh bien ! que fais-je donc ? j'interroge des valets, j'espionne la comtesse... Ah ! c'est bien, Marton, allez.

MARTON, *en s'en allant.*

Mais à qui en a donc monsieur le comte ?

SCENE XI.

LE COMTE, *seul.*

Qu'elle aille... Comment, qu'elle aille porter un

billet de ma femme au chevalier!... car ce billet ne peut être que pour le chevalier... Ah ! les femmes ! les femmes !... Je croyais les connaître, cependant; eh bien ! j'ai encore manqué d'y être pris ; mais le moyen de ne pas être trompé, quand le cœur pense une chose, et quand la voix, quand le trouble de toute la personne nous en dit une autre... Et c'est cette même main qui tremblait dans la mienne qui vient d'écrire... pour lui dire à lui tout ce que son regard me disait hier à moi. Mais, au reste, que m'importe que la comtesse aime ou n'aime pas le chevalier?... ce qui m'importe, c'est que... Dieu me pardonne, je suis jaloux!... Jaloux ! toi, Candale?... et de qui ?... de ta femme!... Oh ! mais je serais déshonoré si l'on savait une pareille chose, et chacun se rirait de moi, comme j'en ris moi-même... Ah ! ah ! ah !... Eh bien ! non, je n'en ris pas du tout... Allons donc, je ne suis pas jaloux ; ce serait par trop ridicule, et la preuve, c'est que je vais m'en aller et laisser la place libre au chevalier... Oui... Eh bien ! non, je ne m'en irai pas... D'ailleurs, je suis curieux de voir si elle lui donnait un rendez-vous, et s'il aura la hardiesse de se présenter ici... D'abord, s'il vient, plus de doute; s'il vient, c'est qu'elle lui aura écrit de venir, et si elle lui a écrit de venir, c'est qu'elle l'aime... Mais elle m'a dit qu'elle l'aimait, elle ne s'en est point cachée, pardieu !... Qu'ai-je donc à dire et à faire là-dedans?... Ce que j'ai à dire, ce que j'ai à faire... c'est que je l'aime, c'est que je déteste le chevalier, c'est que je voudrais qu'il vînt maintenant, ne fût-ce que pour lui dire en face qu'il est un fat !

SCENE XII.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

UN VALET, *annonçant.*

Monsieur le chevalier de Valclos.

LE COMTE.

Ah !... (*Il pose son chapeau sur une table et se jette dans un fauteuil.*) Faites entrer.

LE CHEVALIER.

Merci, mon ami, merci ; faites dire, je vous prie, à madame la comtesse que je me rends à ses ordres, et que je sollicite la faveur de lui présenter mes hommages.

LE COMTE, *se levant.*

Eh bien ! maintenant il n'y a plus de doute.

LE CHEVALIER.

Ah ! te voilà, Candale... enchanté de te rencontrer... (*A part.*) Le diable t'emporte !

LE COMTE.

Bonjour, chevalier ; il y a longtemps que nous ne t'avons vu. Ce n'est pas bien de nous négliger ainsi.

LE CHEVALIER.

Eh ! que veux-tu, mon cher ! il ne faut pas m'en vouloir... tu sais... chacun a ses affairs, ses plaisirs.

LE COMTE.

Oui, et à ton air triomphant je parierais, chevalier, que les affaires et surtout les plaisirs vont à merveille.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! parie... tu gagneras.

LE COMTE.

Vraiment ?

LE CHEVALIER.

Que veux-tu ! les jours se suivent et ne se ressemblent pas... Avant-hier, c'était moi qui étais triste, tu sais... aujourd'hui, c'est toi qui as l'air tout contrarié. Voyons, qu'as-tu, Candale ?... conte-moi cela... Est-ce que je ne suis plus ton ami ? Qu'est-il donc arrivé céans ?... Est-ce que tu as encore quelque commission dont tu veuilles me charger pour la comtesse ?... Tu sais que je suis à tes ordres ; ne te gêne pas !

LE COMTE.

Non, merci; je viens de la voir... et de lui refuser moi-même ce qu'elle me demandait. C'est probablement pour cela qu'elle t'a écrit.

LE CHEVALIER.

Ah! ah!... tu sais que la comtesse m'a écrit?

LE COMTE.

Pardieu! te figures-tu qu'on te fait l'honneur de se cacher de moi?

LE CHEVALIER.

Et tu sais aussi ce qu'elle m'a écrit, alors?

LE COMTE.

Oui, qu'elle désire te parler; n'est-ce point cela?

LE CHEVALIER.

Et elle ajoute que je la trouverai seule.

LE COMTE.

Seule!... ah! ah! seule!...

LE CHEVALIER.

Seule.

LE COMTE.

Alors, il paraît que nous jouons cartes sur table.

LE CHEVALIER.

Et c'est toi qui le premier as abattu les tiennes.

LE COMTE.

Et tu acceptes la partie?

LE CHEVALIER.

Oui, mais à condition que tu seras beau joueur.

LE COMTE.

C'est mon habitude, chevalier, et tu me fais injure en croyant que je l'ai perdue.

LE CHEVALIER.

Eh bien! en ce cas... (*Lui présentant son chapeau.*) Candale...

LE COMTE.

Après?

LE CHEVALIER.

Est-ce que tu n'aurais pas comme avant-hier un tour à faire par la ville?

LE COMTE.

De la raillerie?

LE CHEVALIER.

Pourquoi pas? as-tu privilége du roi de raillir tout seul?

LE COMTE.

Non.

LE CHEVALIER.

Eh bien! alors?...

LE COMTE.

Eh bien! alors, je voudrais savoir si les lendemains des jours où tu railles, tu as l'habitude te promener hors la ville.

LE CHEVALIER.

Oui, mais seulement pas de trop grand matin, de peur de la connétablie, qui se fourre partout, comme tu sais.

LE COMTE.

Oh! cela va sans dire; et tu te promènes toujours l'épée au côté?

LE CHEVALIER.

Naturellement. Dam! on est gentilhomme ou on ne l'est pas. Si l'on est gentilhomme, on ne quitte pas son épée.

LE COMTE.

Comptais-tu te promener demain?

LE CHEVALIER.

Je n'avais pas de projets. Mais si j'espère rencontrer quelqu'un, et surtout un ami, je ne me ferai pas faute de prendre ce plaisir, pourvu que cet ami, cependant, me dise de quel côté il se promènera lui-même.

LE COMTE.

Que penses-tu de l'allée de la Muette?

LE CHEVALIER.

Je dis que c'est une charmante allée, qu'on s'y voit de loin et qu'il n'y a point à s'y perdre.

LE COMTE.

Surtout vers le midi, n'est-ce pas?

LE CHEVALIER.

C'est justement mon heure.

LE COMTE.

Bon, c'est tout ce que je désirais savoir. Adieu, chevalier.

LE CHEVALIER.

Adieu, comte.

LE COMTE.

A demain.

LE CHEVALIER.

A demain.

Le Comte rentre chez lui; pendant ce temps, Marton paraît.

MARTON.

Madame la comtesse présente ses excuses à monsieur le chevalier, et lui fait dire qu'elle ne peut le recevoir en ce moment.

LE CHEVALIER, *à part.*

Eh bien! si le comte me donne un coup d'épée pour ce que je suis venu faire chez lui, il aura de la rancune... (*Haut.*) Comment! Marton...

LE COMTE, *qui s'arrête sur le seuil de son appartement.*

Ah! ah!

MARTON.

Oui, mais elle attend monsieur le chevalier à onze heures pour la conduire au bal masqué.

LE CHEVALIER.

Vraiment, Marton! au bal masqué?

MARTON.

N'y manquez pas.

LE CHEVALIER.

Y manquer! oh! par exemple! Marton, remercie

bien ta maîtresse, et dis-lui que je suis le plus heureux des hommes!

MARTON.

Ainsi, à onze heures!...

Elle sort.

LE CHEVALIER.

J'y serai.

SCENE XIII.

LE COMTE, *revenant en scène.*

A onze heures... la comtesse attend le chevalier pour la mener au bal masqué... et c'est pour cela qu'elle me demandait de l'y conduire... afin d'être bien certaine de mon absence par mon refus... Oh! par exemple, ceci est trop fort et ne peut se supporter!... Ah! venez, venez, mon oncle; vous arrivez à merveille!

SCENE XIV.

LE COMTE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

Comment! qu'y a-t-il donc encore?

LE COMTE.

Il y a que j'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit : la comtesse et moi ne nous convenons pas, ce sont des caractères tout-à-fait opposés, voyez-vous! le mieux est de nous séparer, je suis décidé; où est cette demande?

LE COMMANDEUR.

La voilà.

LE COMTE.

Donnez, mon oncle, donnez.

LE COMMANDEUR.

Que fais-tu?

LE COMTE.

Vous le voyez bien, je la signe. Et maintenant, mon oncle, ne perdez pas de temps, vous la lui ferez

voir... (*La Comtesse entre.*) Ah ! ah ! venez, madame, et soyez heureuse... Enfin, vous êtes libre !

SCENE XV.

LE COMMANDEUR, LA COMTESSE *puis* MARTON.

LA COMTESSE.

Libre ! que veut dire le comte? J'ai entendu sa voix, et je suis accourue... Libre...

LE COMMANDEUR.

Regarde.

LA COMTESSE.

Une séparation ! le comte a signé le premier la demande... ai-je bien vu?... oui, oui !... Oh ! après ce qu'il m'avait dit, c'est affreux !... mais je serai aussi fière que lui, je ne demeurerai pas en reste. Tenez, mon oncle, tenez ; si c'est ma signature qu'il désire... je ne la lui refuserai pas.

LE COMMANDEUR.

Ainsi, tu es décidée ?

LA COMTESSE.

Voilà ma réponse. O mon Dieu ! mon Dieu ! que je suis malheureuse !...

Elle tombe sur un fauteuil.

LE COMMANDEUR.

Ah ! mon Dieu ! la voilà qui se trouve mal ! Marton ! Marton !

MARTON.

Me voilà, monsieur ; qu'y a-t-il ?

LE COMMANDEUR.

Des sels, du vinaigre ; votre maîtresse s'évanouit !

LA COMTESSE.

Non, rien ! Merci, mon oncle ; c'est un moment de faiblesse ; mais je reprends mon courage.

LE COMMANDEUR.

Cependant, si c'est avec regret...

LA COMTESSE.

Oh ! non... non, mon oncle, je le déteste !... Viens, Marton.

MARTON.

Et madame va-t-elle toujours au bal ?

LA COMTESSE.

Oh ! plus que jamais !...

SCENE XVI.

LE COMMANDEUR, *seul.*

Décidément il y a incompatibilité d'humeur entre ces jeunes gens, et il est bien heureux que je sois arrivé pour arranger toutes leurs affaires.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Même décoration.

SCENE Ire.

LA COMTESSE, *puis* MARTON, *puis* LE COMMANDEUR.

LA COMTESSE, *sortant de sa chambre.*

Eh bien ! Marton?

MARTON, *entrant par la porte du fond.*

Voici monsieur le commandeur, madame...

Le Commandeur entre.

LA COMTESSE.

O mon oncle ! que vous êtes bon de vous déranger ainsi, dès le matin, pour moi... mais vous m'excuserez, n'est-ce pas?... j'étais si tourmentée !

LE COMMANDEUR.

Tourmentée... et de quoi ?

LA COMTESSE.

O mon oncle ! si vous saviez !...

LE COMMANDEUR.

Voyons, parle.

LA COMTESSE.

Oh ! c'est que vous allez me gronder, mon oncle, et vous aurez bien raison... Cependant, si vous saviez ce que je souffre, vous me trouveriez bien assez punie !

LE COMMANDEUR.

Punie !... et de quoi ?

LA COMTESSE.

De la faute que j'ai commise.

LE COMMANDEUR.

Tu as commis une faute ?

LA COMTESSE.

Et une bien grande, allez !

LE COMMANDEUR.

Mais quelle est cette faute enfin ?... voyons.

LA COMTESSE.

J'ai été... au bal de l'Opéra !

LE COMMANDEUR.

Au bal de l'Opéra ?... toute seule ?

LA COMTESSE.

Oh ! non, mon oncle... pas toute seule ! avec le chevalier.

LE COMMANDEUR.

Avec le chevalier !... Vous avez été au bal de l'Opéra avec le chevalier, madame ?

LA COMTESSE.

Que voulez-vous ?... j'avais la tête perdue... j'étais folle !

LE COMMANDEUR.

Et qu'aviez-vous à faire à l'Opéra ?

LA COMTESSE.

Mon oncle, avez-vous jamais été jaloux ?

LE COMMANDEUR.

Que signifie ?...

LA COMTESSE.

Oh ! c'est que si vous aviez été jaloux, vous comprendriez ce que je souffre...

LE COMMANDEUR.

Eh bien ?

LA COMTESSE.

Eh bien ! mon oncle, j'étais jalouse !...

LE COMMANDEUR.

Jalouse... et de qui ?

LA COMTESSE.

Du comte.

LE COMMANDEUR.

De Candale ?

LA COMTESSE.

Oui, de Candale.

LE COMMANDEUR.

De ton mari ?

LA COMTESSE.

Eh ! sans doute, de mon mari.

LE COMMANDEUR.

Ah ! ça, mais que diable viens-tu donc me dire là ?

LA COMTESSE.

Oui, mon oncle, oui... J'avais été prévenue qu'il n'avait refusé de me mener au bal que pour y conduire la marquise. Alors, vous comprenez... j'ai voulu savoir si c'était vrai ; et pour m'en assurer... Eh bien ! oui... oui, mon oncle, j'ai commis une grande imprudence, je l'avoue : j'ai écrit au chevalier de venir... il est venu... et j'ai exigé qu'il me conduisît au bal de l'Opéra. Il y était, mon oncle, on ne m'avait pas trompée... il y était avec la marquise... Si vous saviez la nuit que j'ai passée !... quand je l'ai vu donnant le bras à cette femme !... Oh ! j'étais furieuse !

LE COMMANDEUR.

Furieuse de ce que ton mari était avec la marquise, quand tu étais, toi, avec le chevalier !

LA COMTESSE.

O mon oncle! tout cela n'est rien.

LE COMMANDEUR.

Comment! tout cela n'est rien?

LA COMTESSE.

Je veux dire que tout cela n'est rien auprès de ce qui est arrivé.

LE COMMANDEUR.

Mais qu'est-il donc arrivé?

LA COMTESSE.

Imaginez-vous qu'en sortant, sous le vestibule de l'Opéra... vous savez, sous le vestibule?

LE COMMANDEUR.

Parfaitement.

LA COMTESSE.

Eh bien! un officier qui me suivait depuis quelque temps, et qui sans doute, à ma taille et à ma tournure, me prenait pour une autre, s'est approché de moi et m'a dit tout bas quelques mots si inconvenans, que j'en ai malgré moi serré le bras du chevalier, si bien qu'il s'en est aperçu; et comme il avait été d'une humeur massacrante toute la soirée, il a demandé avec beaucoup de hauteur à cette officier ce qu'il avait à me dire; celui-ci lui a répondu que s'il était curieux de le savoir, il n'avait qu'à venir le demander lui-même à monsieur de Saillant, capitaine aux gens d'armes du roi, rue de Grenelle, nº 24. De sorte que je crois, mon oncle, que ce matin ils doivent se battre.

LE COMMANDEUR.

Se battre!

LA COMTESSE.

Oui; et vous comprenez quel scandale, si l'on venait à savoir que j'étais à ce bal, que j'y étais au bras du chevalier... que le chevalier a pris une querelle à mon occasion!... Oh! alors, je serais perdue, et jamais Candale ne me pardonnerait.

LE COMMANDEUR.

Et il aurait, mordieu, bien raison!

LA COMTESSE.

Vous voyez bien, mon oncle, qu'il faut absolument que vous me tiriez d'embarras.

LE COMMANDEUR.

Oui, je comprends, c'est le plus pressé d'abord; mais ensuite...

LA COMTESSE.

Ensuite, mon oncle, je ferai tout ce que vous voudrez.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! alors, apprêtez-vous à me suivre.

LA COMTESSE.

Aujourd'hui même?

LE COMMANDEUR.

A rentrer dans votre couvent...

LA COMTESSE.

Mon oncle... j'allais vous le demander : je ne veux plus rester ici, je suis trop malheureuse!... Tenez, je donnerais la moitié de ma vie pour n'avoir point été à ce malheureux bal... Mais, voyons, que faut-il faire?

LE COMMANDEUR.

Monsieur de Saillant a-t-il reconnu le chevalier?

LA COMTESSE.

Non; le chevalier était masqué, et, par délicatesse pour moi sans doute, il a eu la prudence de ne donner ni son nom ni son adresse.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! il n'y a qu'un moyen à tenter.

LA COMTESSE.

Lequel?

LE COMMANDEUR.

C'est d'envoyer chercher à l'instant même le chevalier, et d'exiger de lui qu'il ne donne pas suite à cette affaire.

LA COMTESSE.

Exiger, mon oncle!... mais, je n'ai pas le droit d'exiger quelque chose du chevalier, moi.

LE COMMANDEUR.

Comment! tu n'as pas le droit d'exiger quelque chose d'un homme qui t'a éloignée de tes devoirs?... d'un homme que tu as la faiblesse d'aimer étant la femme d'un autre?

LA COMTESSE, *joignant les mains.*

Mon oncle!

LE COMMANDEUR.

Eh bien! quoi, mon oncle!

LA COMTESSE.

Je... je crois... je crois que je n'aime plus le chevalier; j'en suis même sûre... Mais ce n'est pas le tout: j'ai peur d'en aimer un autre... j'ai peur d'aimer Candale.

LE COMMANDEUR.

Comment! le comte?... ton mari!... tu aimerais ton mari?

LA COMTESSE.

Dame, il me semble que je n'en serais pas jalouse si je ne l'aimais pas.

LE COMMANDEUR.

En voilà bien d'une autre, à présent!... Tu aimes ton mari, et tu as signé hier ta demande en séparation.

LA COMTESSE.

Mais par jalousie, mon oncle; comprenez donc!... car nous en avions parlé de cette demande, et il était bien convenu que ni l'un ni l'autre de nous ne la signerait... Eh bien! cette convention faite, il me remet cette demande signée de lui!... Oh! alors, j'ai compris que bien réellement j'étais trahie... abandonnée!... alors j'ai signé à mon tour...

LE COMMANDEUR.

Ma parole d'honneur, vous me ferez perdre la tête!...

Mais, malheureuse enfant... mais tu sais qu'il ne t'aime pas, ton mari!... tu me l'as dit toi-même.

LA COMTESSE.

Hélas! oui.

LE COMMANDEUR.

Tu sais qu'il en aime une autre.

LA COMTESSE.

O mon oncle! ne me dites pas cela!

LE COMMANDEUR.

Mais au contraire, mais je te le dirai... mais je te le répéterai sans cesse... car il faut que tu en guérisses de cet amour.

LA COMTESSE.

Oh! jamais!... jamais!

LE COMMANDEUR.

Jamais!... Mais, voyons, ce n'est pas de tout cela qu'il s'agit... nous battons la campagne.

LA COMTESSE.

Oui, et l'heure se passe, et pendant ce temps peut-être le chevalier...

LE COMMANDEUR.

Il faut que tu l'envoies chercher.

LA COMTESSE.

Oh! non, mon oncle, non, plus de pareilles imprudences... Envoyez-le chercher vous-même; mais moi, pour sauver ma vie... je ne le ferais pas.

LE COMMANDEUR.

Très-bien, Louise, très-bien; tu as raison... Marton! où êtes-vous, Marton?

MARTON, *sortant de la chambre.*

Me voilà, monsieur le commandeur.

LE COMMANDEUR.

Montez dans mon carrosse, faites-vous conduire chez le chevalier, et dites-lui que la comtesse a besoin de lui parler à l'instant même et l'attend chez elle.

MARTON.

Oui, monsieur le commandeur.

LA COMTESSE.

Merci, mon oncle... Oh ! si j'échappe de celle-ci, ce sera, je vous le jure, une leçon pour toute ma vie.

LE COMMANDEUR.

Tiens, j'entends Candale.

LA COMTESSE.

Je me sauve, mon oncle... car j'oubliais de vous dire : hier, au bal, il m'a suivie, et je pense qu'il m'a reconnue.

LE COMMANDEUR.

Tu crois ?

LA COMTESSE.

Je n'en suis pas sûre, mais, n'importe ; je n'oserais jamais paraître devant lui avant de savoir si je me suis trompée... Je mourrais de honte. Mon oncle, s'il sait tout, tâchez de m'excuser... s'il ne sait rien, silence !...

LE COMMANDEUR.

Sois tranquille.

SCENE II.

LE COMTE, LE COMMANDEUR.

LE COMTE, *du seuil.*

Ah ! je fais fuir votre nièce, à ce qu'il paraît ?

LE COMMANDEUR.

Ma nièce ! oh ! oh ! je ne sais pas même si elle t'a vu.

LE COMTE.

Oh ! que oui ! qu'elle m'a vu ! Mais elle a raison d'agir ainsi : il serait embarrassant pour elle, je le comprends, de se trouver face-à-face avec moi.

LE COMMANDEUR.

Pourquoi cela ?

LE COMTE.

Ah ! c'est vrai ; vous ne savez pas ce qui est arrivé, mon oncle.

LE COMMANDEUR.

Qu'est-il donc arrivé ?

LE COMTE.

Il est arrivé que la comtesse a été hier au bal de l'Opéra avec le chevalier, que le chevalier a eu une querelle à cause d'elle, avec monsieur de Saillant, et qu'il doit se battre avec lui ce matin.

LE COMMANDEUR.

Comment sais-tu cela?

LE COMTE.

Pardieu ! je les avais reconnus, je les suivais, et j'ai tout entendu.

LE COMMANDEUR.

Eh bien ! que comptes-tu faire ?

LE COMTE.

Ce que je compte faire ? la chose est on ne peut plus simple... je viens d'envoyer Jasmin chez Brichanteau.

LE COMMANDEUR.

Chez Brichanteau ?

LE COMTE.

Vous ne comprenez pas?

LE COMMANDEUR.

Non !

LE COMTE.

C'est pourtant clair comme le jour cela, mon cher oncle. Quand ma femme a un caprice, que Valclos lui fasse entendre raison... très-bien... Quand ma femme veut aller à l'Opéra et que je ne puis l'y mener, parce que j'y conduis la marquise, que Valclos lui serve de Mentor, à merveille... Mais lorsqu'un insolent a insulté madame de Candale et qu'il s'agit de se battre pour elle... oh ! un instant, mon oncle, ceci n'est plus l'affaire de Valclos... c'est la mienne.

LE COMMANDEUR.

Ah ! je commence à comprendre... mais crois-tu que le chevalier souffrira...

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

LE COMTE.

Comme j'irai lui en demander la permission, n'est-ce pas ?... Je sais le nom et l'adresse de son adversaire, c'est tout ce qu'il me faut. Le chevalier était masqué, donc il est resté inconnu. M. de Saillant attend quelqu'un, voilà tout... et pourvu que ce quelqu'un se présente, je suppose qu'il n'a pas de préférence... La seule chose que je craigne, c'est que Valclos soit déjà en campagne.

LE COMMANDEUR.

Oh ! il n'y a pas de danger ; il est encore de trop bon matin... (*Il tire sa montre.*) Huit heures... d'ailleurs, il doit venir ici auparavant.

LE COMTE.

Comment ! ici ?... encore... mon oncle... et qu'y vient-il faire ?

LE COMMANDEUR.

Écoute. La comtesse est au désespoir de ce qui est arrivé... elle tremble que tu n'en apprennes quelque chose, et je lui ai donné le conseil d'envoyer chercher le chevalier, et d'obtenir de lui qu'il renonce à ce duel.

LE COMTE.

Au fait, c'est bien le moins qu'il fasse cela pour elle. Quand une femme s'oublie au point d'afficher son amour pour un homme, comme elle le fait pour le chevalier, cet homme lui doit bien quelque dédommagement.

LE COMMANDEUR.

D'afficher son amour... Ah ! ça, tu te figures toujours qu'elle aime le chevalier, ta femme ?

LE COMTE.

Mais il me semble qu'à moins d'être aveugle...

LE COMMANDEUR.

Eh bien ! voilà ce qui te trompe !

LE COMTE.

Comment ?

LE COMMANDEUR.

C'est que la comtesse n'aime pas Valclos.

LE COMTE.

Vraiment!... et qui vous a fait cette belle histoire, mon oncle?

LE COMMANDEUR.

C'est elle-même, pardieu!

LE COMTE.

Au fait, c'est ce qu'elle a de mieux à faire après ce qui s'est passé.

LE COMMANDEUR.

Et si ce qui s'est passé était arrivé justement parce qu'elle n'aime pas le chevalier ?

LE COMTE.

Ah! s'il vous plaît, mon oncle, ceci mérite explication.

LE COMMANDEUR.

Si ce qu'elle a fait elle l'avait fait justement parce qu'elle en aime un autre?

LE COMTE.

Un autre!

LE COMMANDEUR.

Si elle n'avait été au bal que poussée par la jalousie?

LE COMTE.

La comtesse jalouse?

LE COMMANDEUR.

Oui, la comtesse jalouse! mais, qu'est-ce que tout cela te fait à toi... et je suis vraiment bien bon...

LE COMTE.

Oh! un instant, mon oncle; vous en avez dit trop ou trop peu. La comtesse en aime un autre!... La comtesse est jalouse d'un autre!... La comtesse aurait été au bal avec le chevalier pour y suivre un autre que le chevalier!... Mais cet autre, quel est-il donc!

LE COMMANDEUR.

Comment, malheureux! tu ne devines pas?

LE COMTE.

Quoi! mon oncle... cet autre... ce serait moi?

LE COMMANDEUR.

Eh bien! oui, c'est toi! ingrat...

LE COMTE.

Moi! est-il possible?

LE COMMANDEUR.

Qu'as-tu?

LE COMTE, *lui sautant au cou.*

Ah! mon oncle! tenez, vous êtes le roi des oncles!

LE COMMANDEUR.

Ah! ça, mais est-ce que je suis dans une maison de fous?

LE COMTE.

Imbécile que je suis de n'avoir pas vu tout cela! Mais c'est clair comme le jour, le diable m'emporte!... Eh bien! voilà ce que c'est que d'être trop modeste!

LE COMMANDEUR.

Mais enfin, m'expliqueras-tu?...

LE COMTE.

Voyons maintenant, mon oncle; écoutez-moi... car il n'y a pas de temps à perdre. Monsieur de Saillant, comme vous le savez ou comme vous ne le savez pas, est une fort jolie lame. Si je ne vous revoyais pas avant la chose... et peut-être même après... je vous recommande la comtesse, mon oncle, cette pauvre Louise... vous comprenez... elle n'avait plus que vous, au moins.

LE COMMANDEUR.

Allons donc! qu'est-ce que c'est que ces idées-là?

LE COMTE.

Eh! eh!...

LE COMMANDEUR.

Ne reverras-tu pas la comtesse un instant?

LE COMTE.

Vraiment, j'en ai grande envie, mais je ne sais pas si je dois le faire... Tenez, mon oncle, vous me con-

naissez, vous savez que j'ai eu dans ma vie dix rencontres pour une et que, Dieu merci, je m'en suis toujours galamment tiré, à la Bastille près. Eh bien ! d'honneur ! si je voyais la comtesse avec ses beaux yeux, avec son délicieux sourire... (*Etonnement croissant du Commandeur.*) avec sa douce voix qui va droit au cœur, l'idée que tout cela est à moi et que dans deux heures peut-être j'aurais perdu tout cela, comme un sot, sans en avoir profité... je crois que je ne serais plus aussi maître de moi... vrai, cela me tournerait la tête.

LE COMMANDEUR, *au comble de la stupéfaction.*

Mais tu l'aimes donc aussi, toi ?

LE COMTE.

Eh ! oui, mon oncle, je l'aime.

LE COMMANDEUR.

Oh !

LE COMTE.

C'est peut-être ridicule, mais c'est ainsi... et d'honneur, je suis enchanté de me battre pour elle. Mais, pour que je me batte bien, il ne faut pas que je la revoie. Tenez, mon oncle, rendez-moi un service.

LE COMMANDEUR.

Dispose de moi.

LE COMTE.

Ayez la bonté de passer chez Brichanteau, que j'ai fait prier de m'attendre... contez-lui la chose, dites-lui que j'ai ramassé hier au bal de l'Opéra une mauvaise querelle, que je me bats ce matin et que je le prie d'être mon second.

LE COMMANDEUR.

Et toi?...

LE COMTE.

Moi, j'attends le chevalier... j'ai quelque chose à lui dire à ce cher Valclos.

LE COMMANDEUR.

Très-bien ! Embrasse-moi, Candale.

LE COMTE.

Au revoir, mon oncle.

LE COMMANDEUR.

Du calme, du sang-froid !

LE COMTE.

Oh ! soyez tranquille.

LE COMMANDEUR.

Au revoir !...

SCENE III.

LE COMTE, *seul.*

Elle m'aime !... je ne m'étais donc pas trompé !... et moi qui ai été chercher une sotte querelle à ce pauvre Valclos ? Mais, pourquoi diable aussi avait-il l'air si triomphant ?... N'importe... je suis dans mon tort.

SCENE IV.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE COMTE.

Eh ! bonjour, chevalier : je t'attendais ; enchanté de te voir.

LE CHEVALIER.

Bonjour... (*A part.*) Encore lui !... Ah ! ça, mais il ne quitte donc plus la maison ?... (*Haut.*) Tu m'attendais, dis-tu ?

LE COMTE.

Oui ; hier, chevalier, je ne sais pas où j'avais la tête ; mais je crois que j'ai été te chercher une sotte querelle... je t'en demande pardon !

LE CHEVALIER.

Ah ! ah ! qu'est-ce que cela veut dire ?

LE COMTE.

Cela veut dire, mon cher, que lorsqu'on a eu un tort envers un ami, il est d'un galant homme de le recon-

naître. J'ai eu un tort envers toi et je le reconnais... Ta main, chevalier.

LE CHEVALIER.

La voici.

LE COMTE, *allant prendre son chapeau.*

Maintenant adieu!... désolé de ne pas te faire compagnie plus longtemps... mais il faut que je sorte.

LE CHEVALIER.

Comte...

LE COMTE.

Quoi?

LE CHEVALIER.

Un mot, je te prie.

LE COMTE.

Parle.

LE CHEVALIER.

Dis-moi donc; ce que l'on m'a rapporté d'une demande en séparation est donc vrai?...

LE COMTE, *très-gravement.*

On ne peut plus vrai, mon cher; la comtesse et moi l'avais signée hier soir.

LE CHEVALIER, *tout joyeux.*

Alors tu m'abandonnes tout-à-fait la place?

LE COMTE.

O mon Dieu! oui! seulement tu comprends une chose.

LE CHEVALIER.

Laquelle?

LE COMTE.

Du moment où je ne suis plus le mari de ma femme, je deviens son amant... alors, nous lui faisons la cour tous les deux, et celui qu'elle préfère...

LE CHEVALIER.

Eh bien?

LE COMTE.

Eh bien! celui qu'elle préfère l'épouse. Adieu, chevalier.

SCENE V.

LE CHEVALIER, *seul; puis* LA COMTESSE.

LE CHEVALIER.

Celui qu'elle préfère l'épouse... mais, quel diable de galimathias me fait-il donc là? Ah! voici la comtesse!

LA COMTESSE.

Oh! vous êtes venu chevalier? merci!

LE CHEVALIER.

Oui, je suis venu, et fort inquiet même, je vous l'avoue, madame.

LA COMTESSE.

Et pourquoi cette inquiétude, chevalier?

LE CHEVALIER.

Parce que tout m'arrive à moi au contraire des autres : avant hier vous m'ouvrez les portes de votre hôtel, et le même jour vous me donnez à entendre que ce que je puis faire de plus agréable pour vous est d'en sortir. Hier vous m'écrivez de venir, et c'est pour me prouver que non seulement je vous suis devenu indifférent, mais encore que vous en aimez un autre; aujourd'hui enfin, vous m'envoyez chercher! Ah! madame! je tremble, car, comme à chaque faveur apparente je perds quelque chose de mon bonheur réel... cette fois, comtesse, vous n'avez sans doute été si pressé de me revoir que pour m'interdire à tout jamais votre présence.

LA COMTESSE.

Non, chevalier, non; vous vous trompez, car vous pouvez aujourd'hui acquérir des droits éternels, non seulement à mon amitié, mais à ma reconnaissance.

LE CHEVALIER.

Amitié... reconnaissance... voilà des sentimens bien froids, comtesse. Mais si froids qu'il soient, parlez : à défaut de ceux que j'ai perdus, je veux au moins reconquérir ceux-là.

LA COMTESSE.

Chevalier, j'étais si troublée hier en sortant du bal, que je n'ai point songé à vous parler de cette affaire.

LE CHEVALIER.

Quelle affaire, madame?

LA COMTESSE.

Avec monsieur de Saillant.

LE CHEVALIER.

De Saillant!... Qu'est-ce que c'est que cela? d'honneur, comtesse, je ne sais ce que vous voulez dire, et s'il y a eu quelque chose de pareil, je l'ai oublié.

LA COMTESSE.

Oh! non, non! vous ne l'avez point oublié! et vous vous en souvenez si bien, au contraire, que ce matin, j'en suis sûre...

LE CHEVALIER.

Eh bien! quand cela serait, madame, quelle importance cette affaire pourrait-elle avoir pour vous?

LA COMTESSE.

Quelle importance!... une importance si grande, chevalier, que je vous ai envoyé chercher tout exprès pour vous supplier de ne pas donner suite à ce duel.

LE CHEVALIER.

Comment! comtesse... vous me demandez... à moi.

LA COMTESSE.

Je vous demande un grand sacrifice, je le sais; mais votre honneur à vous n'est pas compromis... Écoutez-moi... Monsieur de Saillant vous a donné son nom, mais vous ne lui avez pas donné le vôtre... il vous a donné son adresse, mais il ignore où vous demeurez... il vous a parlé à visage découvert, et vous lui avez répondu masqué... par conséquent il n'a pu vous reconnaître... mais écoutez-moi donc! et si par considération pour moi, pour moi seule... vous voulez bien garder le silence, il ignorera éternellement à qui il a eu affaire, tandis que moi, monsieur, mon honneur est menacé...

si vous vous battez on saura pour quoi et pour qui... une imprudence dès lors aura l'air d'être une faute... et quoique innocente... innocente devant Dieu, vous le savez... aux yeux du monde je serais perdue.

LE CHEVALIER.

Oh! ce n'est point le jugement du monde que vous redoutez, madame... il en est un, individuel, isolé, qui a bien plus d'influence sur vous que celui de la société tout entière.

LA COMTESSE.

Est-ce un aveu que vous voulez, chevalier? Eh bien! je vous estime assez pour vous le faire... Oui, cela est vrai; depuis cinq jours un changement étrange s'est opéré en moi et autour de moi... une lueur inconnue et nouvelle a éclairé les objets de leur véritable jour... Ce que j'avais pris pour une passion éternelle était, je ne dirai pas un caprice de mon esprit, mais une tromperie de mon cœur. J'ai trouvé dans le comte, dans mon mari, non seulement un homme bon, spirituel, mais encore un gentilhomme plein de courtoisie, qui, au lieu de me traiter comme eût fait tout autre à sa place, m'a livrée à moi-même, s'en rapportant à ma délicatesse, se confiant à ma dignité. Je me suis alors élevée à mes propres yeux, j'ai grandi dans ma propre estime... et j'ai compris, chevalier, que, même en pensée, je ne pouvais plus tromper un pareil homme.

LE CHEVALIER.

Oh! dites mieux que cela, madame, soyez franche... dites que vous l'aimez.

LA COMTESSE.

Eh bien! oui, monsieur le chevalier; je l'aime. Je m'en suis aperçue trop tard pour vous, je vous en demande pardon, mais à temps encore pour moi. J'étais au moment de me perdre... je suis sur le point... d'être heureuse... Ma réputation, mon sort, mon hon-

neur sont entre vos mains... Chevalier ! au nom de votre mère, au nom de votre sœur, soyez généreux !...

LE CHEVALIER.

Oh ! maintenant, madame, il est trop tard. Si votre honneur est engagé, le mien aussi est en jeu... Monsieur de Saillant ne connaît pas mon nom... monsieur de Saillant ne sait point mon adresse... monsieur de Saillant n'a pas vu mon visage, c'est vrai. Mais monsieur de Saillant sait qu'il attend un gentilhomme, et moi je sais que je suis attendu... Si je manquais au rendez-vous... ah ! justement parce que j'avais un masque sur le visage, toute la seigneurie de France serait déshonorée !... Songez-y, madame ; c'est impossible !

LA COMTESSE.

Mais alors que vais-je devenir ? Mais songez donc à la position affreuse où je me trouve !

LE CHEVALIER.

Cette position, comtesse, c'est vous qui l'avez faite telle qu'elle est, et non pas moi. Si elle est fausse, vous ne devez vous en prendre qu'à vous, et il n'y a pas de ma faute... et comme il n'y a pas de ma faute, je trouve que vous sacrifier à la fois mon amour et mon honneur, c'est trop... Oui, mon honneur : car si je faisais aujourd'hui ce que vous me demandez... demain, comtesse, demain... vous seriez la première à me mépriser. D'ailleurs depuis quelques jours je joue, vous en conviendrez, un assez singulier rôle, et comme je n'y suis pas habitué... ce rôle me pèse... j'ai besoin de m'en venger sur quelqu'un... et puisque Candale m'échappe, je m'en prendrai à monsieur de Saillant... tant pis pour lui ! Ce n'est pas à lui que j'en veux ; mais pourquoi vient-il me chercher ? pourquoi me tombe-t-il sous la main juste au moment où j'ai besoin de tuer quelqu'un ? Cela ne me regarde pas... c'est son affaire...

LA COMTESSE.

Adieu, chevalier... Ainsi mes prières sont inutiles... ainsi vous me refusez?...

LE CHEVALIER.

Non seulement je vous refuse, madame, mais comme je n'ai déjà que trop tardé...

Le Commandeur paraît.

SCENE VI.

LES MÊMES, LE COMMANDEUR.

LA COMTESSE.

Ah! mon oncle, venez à mon secours! voilà le chevalier qui résiste à tout ce que je peux lui dire, et qui veut absolument aller chez monsieur de Saillant.

LE COMMANDEUR, *très-gravement.*

Il ne le trouvera pas.

LE CHEVALIER.

Comment! je ne le trouverai pas?

LE COMMANDEUR.

Non! monsieur de Saillant a dans ce moment même une affaire d'honneur.

LE CHEVALIER.

Je le sais bien, puisque c'est avec moi!

LE COMMANDEUR.

Vous vous trompez, chevalier, c'est avec mon neveu.

LE CHEVALIER.

Avec le comte?...

Mouvement de la Comtesse.

LE COMMANDEUR.

Oui; hier, au bal de l'Opéra, monsieur de Saillant a insulté madame la comtesse de Candale, et ce matin le comte de Candale est allé demander raison à monsieur de Saillant; c'est dans l'ordre.

LE CHEVALIER.

Mais c'est un guet-apens! Monsieur le commandeur, par ce que vous avez de plus sacré au monde, par

l'honneur d'un gentilhomme, je vous en supplie, où sont-ils? que je les trouve, que je les sépare... que je me jette entre eux deux! que je leur dise que ce duel est à moi, qu'il m'appartient; et alors, monsieur le commandeur, de vous à moi ce sera à la vie, à la mort. Où sont-ils? où sont-ils?

LE COMMANDEUR.

Je n'en sais rien, mais informez-vous chez monsieur de Saillant, il demeure à deux pas d'ici... et vous avez son adresse.

LE CHEVALIER.

Vous avez raison, merci...

Il se précipite dehors.

SCENE VII.

LE COMMANDEUR, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Mon oncle, ce n'est pas vrai que le comte se bat avec monsieur de Saillant?... et vous avez dit cela au chevalier pour quelque raison que je ne devine pas, que j'ignore... mais que vous allez m'expliquer, n'est-ce pas?

LE COMMANDEUR.

N'as-tu pas dit toi-même que si l'on apprenait ce qui s'était passé, tu étais compromise?... que si le chevalier se battait pour toi, tu étais perdue?... Eh bien! Candale a été de ton avis, il a pris l'offense à son compte, et il est allé se battre!

LA COMTESSE.

Oh! au lieu de m'abandonner, comme je le mérite, pour avoir commis une pareille faute... au lieu de me punir par son mépris et par le mépris du monde, il me sauve, aux dépens de sa propre vie peut-être!... O mon oncle! s'il allait lui arriver malheur!... s'il était blessé!... s'il était tué... Oh! je ne l'aurais pas revu pour lui dire ce que j'ai souffert depuis que je croyais être séparée de lui... il mourrait ne sachant

pas que je l'aime, que je n'aime que lui!... il mourrait croyant que je suis une coquette, une femme sans cœur, sans foi, sans âme!... il mourrait en me maudissant, peut-être, moi qui n'ai rien fait pour le bonheur de sa vie, et qui serais la cause de sa mort!... O mon oncle! je vous le jure, non, je ne lui survivrai pas!...

LE COMMANDEUR.

Écoute : j'étais venu, moi, homme d'un autre âge, d'une autre époque... moi qui ne comprends plus rien à vos folles vanités d'aujourd'hui... j'étais venu avec un visage sévère, avec un front plein de reproches ; j'étais venu pour t'écraser sous la responsabilité de ce malheureux duel!... mais quand je vois tes larmes, ta douleur, ton désespoir... quand, par ce que je souffre, moi... car n'ayant pas d'enfant, j'avais fait de lui mon fils, et de toi ma fille, car c'est le dernier de notre race; lui mort, tout est éteint... et moi, pauvre vieillard, je survis à tout... Oh! j'ai bien ma douleur aussi, va, tout homme que je suis.

LA COMTESSE, *se jetant dans ses bras.*

Ah! mon père! mon père!

LE COMMANDEUR.

Oui, ton père!... oui. Eh bien! quand par ma douleur je comprends la tienne, je n'ai plus de courage contre toi... Ecoute, je devrais te laisser ignorer cela peut-être, je devrais te laisser avec ton remords, mais je n'en ai pas la force... je lui ai tout dit!

LA COMTESSE.

Vous lui avez dit que j'étais jalouse?... vous lui avez dit que je n'avais été au bal que pour le suivre?.., vous lui avez dit que je l'aimais?... Et il est allé se battre sans me voir?... O mon oncle! mais c'est plus que de l'indifférence!... c'est de la haine, c'est du mépris!

LE COMMANDEUR.

Ce n'est rien de tout cela... c'est de l'amour!... car loin de te haïr et de te mépriser, il t'aimait, Louise.

LA COMTESSE.

Il m'aimait!... Vous le croyez, mon oncle?

LE COMMANDEUR.

Il t'aimait comme tu l'aimes, et plus encore peut-être.

SCENE VIII.

LES MÊMES, LE CHEVALIER, *ouvrant vivement la porte.*

LE CHEVALIER.

Candale est-il rentré?

LE COMMANDEUR.

Non, pas encore.

LA COMTESSE.

O mon Dieu! qu'avez-vous? comme vous êtes agité!... comme vous êtes pâle!

LE CHEVALIER.

Moi!... ce n'est rien...

Il veut sortir.

LA COMTESSE, *l'arrêtant.*

Oh! vous ne sortirez pas que vous ne m'ayez tout dit!... Qu'est-il arrivé?

LE COMMANDEUR.

Qu'y a-t-il?

LE CHEVALIER.

Ce qui est arrivé, je n'en sais rien encore moi-même. J'ai couru chez monsieur de Saillant; on m'a dit qu'il se battait à deux pas d'ici, derrière l'hôtel des Missions Étrangères.

LA COMTESSE.

Après! après!

LE CHEVALIER.

Je n'ai fait qu'un bond de l'hôtel jusqu'au lieu indi-

qué ; mais quelque diligence que j'aie faite, je suis arrivé trop tard.

LA COMTESSE.

Trop tard ! mon Dieu ! trop tard !... Que voulez-vous dire ?

LE CHEVALIER.

Oui, des ouvriers qui travaillaient dans les environs, et qui ont vu le combat, m'ont dit que l'un des deux adversaires avait été grièvement blessé, mais ils n'ont pu me dire lequel.

LA COMTESSE, *tombant dans un fauteuil.*

C'est Candale, mon Dieu !

LE COMMANDEUR, *à demi-voix au Chevalier.*

Sur l'honneur, monsieur, ne savez-vous rien autre chose ?

LE CHEVALIER.

Sur l'honneur !

LE COMMANDEUR.

Alors, tout espoir n'est pas perdu.

LA COMTESSE, *se levant tout-à-coup.*

Écoutez !

LE COMMANDEUR.

On monte !...

Moment de silence.

LA COMTESSE.

C'est son pas !... (*La porte s'ouvre ; le Comte paraît; la Comtesse se jette dans ses bras en poussant un cri.*) Ah !

LE COMMANDEUR, *tombant dans un fauteuil.*

Ah !

LE CHEVALIER.

Monsieur le commandeur...

LE COMMANDEUR.

Que voulez-vous, chevalier ? on est oncle !

SCENE IX.

LES MÊMES, LE COMTE.

LA COMTESSE, *dans ses bras.*

Vous n'êtes pas blessé?

LE COMTE.

Non, Dieu merci!

LA COMTESSE.

Que s'est-il passé? dites-moi...

LE COMTE.

Laissez-moi vous regarder d'abord... C'est bien vous!... Oh! que je suis heureux!

LE COMMANDEUR.

Tu lui a donc donné un coup d'épée, à ton fier-à-bras?

LE COMTE.

Ma foi, oui, mon oncle, au beau travers du corps... Je n'avais pas le temps de choisir la place, j'étais pressé.

LE COMMANDEUR.

Bien! et maintenant ce n'est plus cela, il faut songer à partir.

LA COMTESSE.

A partir, mon oncle! et pourquoi?

LE COMMANDEUR.

Parce que sa majesté n'entend pas raison à l'endroit des duels, et que ton mari ne se soucie pas de retourner pour la troisième fois à la Bastille... n'est-ce pas, Candale?

LE COMTE.

Non pas, mon oncle, et surtout dans ce moment-ci.

LE CHEVALIER, *se rappelant.*

O mon Dieu!

LA COMTESSE.

Mon oncle, je pars avec lui, je ne le quitte pas. Candale... (*Se reprenant.*) Monsieur, j'ai le droit de vous suivre, je suis votre femme.

LE COMTE.

Oh ! partout, partout !

LE COMMANDEUR.

Oui, partout, partout; c'est très-bien; mais pour peu que tu le retiennes, c'est en prison que tu le suivras.

LA COMTESSE.

Oh ! mon Dieu ! mon oncle, oui, à l'instant même. Marton ! Marton !

LE COMMANDEUR.

Vos gens vous rejoindront : allez !

LA COMTESSE.

C'est bien ! partons.

JASMIN, *entrant par le fond.*

Monsieur le comte, l'hôtel est cerné par la connétablie.

LE COMMANDEUR.

Ah ! tête bleue ! il est trop tard !

LE CHEVALIER.

Allons, c'est encore moi qui ai fait la sottise !

LE COMTE.

Comment, toi ?

LE CHEVALIER.

Eh ! mon Dieu ! oui. Quand j'ai su que tu voulais te battre à ma place, tous les moyens m'ont paru bons pour t'en empêcher, et, ma foi, j'ai mis la connétablie à tes trousses...

LE COMTE.

Va-t'en au diable !

LA COMTESSE.

O mon Dieu ! que faire ?

JASMIN.

Les voilà qui montent... faut-il barricader la porte?

LE CHEVALIER.

Non, rien. Ouvrez au contraire.

SCENE X.

LES MÊMES, UN OFFICIER *de la connétablie*, GARDES.

LE COMTE.

Eh bien! messieurs, quel est ce bruit et que demandez-vous?

L'OFFICIER.

Monsieur le comte de Candale?

LE CHEVALIER.

C'est moi, monsieur.

LA COMTESSE.

Que dit-il?

LE COMTE.

Eh bien!

L'OFFICIER, *au Chevalier en le touchant de la baguette d'ébène.*

Au nom du roi et de nos seigneurs les maréchaux de France, monsieur le comte, je vous arrête.

LE CHEVALIER.

M'est-il permis de dire un mot à ma femme et à mes amis?

L'OFFICIER.

Faites, monsieur le comte...

Le Chevalier revient sur le devant de la scène entre le Comte et la Comtesse.

LE COMTE.

Qu'est-ce que cela signifie?

LE CHEVALIER.

Cela signifie que pour une fois encore je te demande la permission de prendre ta place. Mais cette fois-ci, parole d'honneur, Candale, ce sera la dernière.

LA COMTESSE.

Expliquez-vous, chevalier.

LE COMTE.

Oui, explique-toi.

LE CHEVALIER.

Silence. Tandis qu'on m'emmène dans la voiture, tu pars tranquillement dans la mienne, tu gagnes la Lorraine ou le Comtat. Dans trois jours je prouve que ce n'est pas moi qui suis le comte de Candale... et je sors de prison. Dans six semaines monsieur de Saillant guérit. Dans deux mois tu reparais à la cour, comme si rien ne s'était passé. Il n'y a que moi dans tout cela dont on se moque un peu... mais je vous sais heureux, et cela me console.

LE COMTE.

Chevalier, je ne souffrirai jamais...

LE CHEVALIER.

Oh! un peu de générosité! comte... ne me sacrifie pas jusqu'au bout, et laisse-moi prendre ma revanche!

LE COMTE.

Mon cher Valclos!...

LA COMTESSE.

Chevalier!...

LE CHEVALIER.

Vous m'avez offert votre amitié, comtesse, je l'accepte. J'aime mieux cela que de tout perdre.

L'OFFICIER.

Monsieur le comte, nous vous attendons.

LE CHEVALIER.

A vos ordres, messieurs, me voici... partons!...

Il sort avec les gardes.

LE COMMANDEUR.

Maintenant, à votre tour!...

LA COMTESSE.

Est-ce que vous ne venez pas avec nous, mon oncle?

LE COMMANDEUR.

Impossible : il faut que je reste à Paris.

LE COMTE.

Et pourquoi faire?

LE COMMANDEUR, *tirant un papier de sa poche.*

Mais pour poursuivre votre demande en séparation.

LE COMTE.

O mon oncle !... déchirez... déchirez !...

LA COMTESSE.

Déchirez !...

LE COMMANDEUR, *déchirant la demande en séparation.*

Allons !... je crois décidément que je puis être tranquille pour mon majorat.

FIN.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel